

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

LYNE LÉGARÉ

« AGENTIVITÉ FÉMININE ET PROBLÉMATIQUE MATERNELLE  
DANS LES RÉCITS CONTEMPORAINS POUR LA JEUNESSE »

Novembre 2005

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## **REMERCIEMENTS**

J'aimerais d'abord remercier la professeure Lucie Guillemette pour la qualité exemplaire de sa direction. Je lui serai toujours reconnaissante d'avoir cru en moi et de m'avoir encadrée de façon aussi soutenue durant toutes ces années. Mes remerciements vont également à mon conjoint Martin Leblanc pour sa patience hors du commun et son amour inébranlable. J'aimerais enfin remercier les parents et les amis qui m'ont prodigué de bons soins et qui m'ont manifesté leurs fidèles appuis au fil de la rédaction.

À mes deux petits anges,  
qui me rappellent chaque jour comme  
il est bon de se surpasser.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>REMERCIEMENTS.....</b>	<b>i</b>
<b>DÉDICACE.....</b>	<b>ii</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES.....</b>	<b>iii</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
<b>CHAPITRE I</b>	
<b>LE FÉMINISME RADICAL :</b>	
<b>DÉNONCIATION DE LA SOCIÉTÉ PATRIARCALE.....</b>	<b>9</b>
1.1    Le rôle sexuel comme lieu d'asservissement des femmes.....	10
1.2    L' <i>invivable maternité</i> .....	14
1.2.1    La mère patriarcale au banc des accusés.....	16
1.3    Les héroïnes romanesques de jeunesse et le féminisme radical.....	18
1.4    Le concept d'agentivité ou la résistance féminine.....	22
1.5    Les héroïnes romanesques de jeunesse et la maternité : critique, distanciation, négation.....	24
<b>CHAPITRE II</b>	
<b>LE FÉMINISME DE LA FÉMELLÉITÉ :</b>	
<b>LA SYMBOLIQUE MATERNELLE RÉINVENTÉE.....</b>	<b>32</b>
2.1    La différence.....	34
2.2    La critique psychanalytique et littéraire.....	36
2.3    La généalogie féminine.....	38
2.4    Une voix pour la mère.....	39
2.5    Les héroïnes romanesques de jeunesse et la fémelléité.....	41
2.5.1    De mères en filles : pour une culture de la différence.....	42
2.5.2    De la procréation à la création.....	47

<b>CHAPITRE III</b>	
<b>LA FIN DES IDÉAUX MODERNES :</b>	
<b>LA SINGULARITÉ FÉMININE.....</b>	<b>53</b>
3.1    Vers un féminisme global ou postmoderne.....	56
3.2    Le roman postmoderne au féminin ou l'écriture métaféministe.....	59
3.3    « Moments métaféministes » dans les récits au féminin pour la jeunesse...	61
3.3.1 Le déconditionnement comme retour à soi.....	64
3.3.2 La résurgence de l'agentivité par l'écriture.....	68
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>73</b>
<b>RÉFÉRENCES.....</b>	<b>80</b>

## INTRODUCTION

L'avènement du féminisme a sans contredit bouleversé l'imaginaire des écrivaines québécoises. Les thématiques et les concepts issus du mouvement de libération des femmes ont également pénétré les récits au féminin destinés aux jeunes filles. En ce sens, il semble que les écrivaines aient fait du roman jeunesse « un outil de communication, un lieu de rencontre entre deux générations de femmes, soit entre l'auteure adulte et la lectrice<sup>1</sup> ». Véritable support de transmission des valeurs sociales des romancières au lectorat par l'entremise des protagonistes fictionnelles, le roman jeunesse au féminin se pose comme un moyen de révéler aux lectrices différentes réalités sociales spécifiques à leur sexe, mais aussi différentes postures critiques à adopter face à ces réalités. Chacune à leur façon, les écrivaines contemporaines pour la jeunesse livrent au lectorat un discours sur la représentation de la femme dans la société.

Rappelons que la littérature québécoise pour la jeunesse fait ses débuts dans les années 1920 avec le lancement de la revue *L'oiseau bleu*. Dès lors, voit-on naître un certain nombre d'ouvrages écrits par des femmes et destinés aux jeunes qui, s'accordant toutefois à un discours visant à reproduire l'idéologie dominante, véhiculent un contenu

---

<sup>1</sup> Daniela DI CECCO, *Entre femmes et jeunes filles : le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2000, p. 89.

essentiellement conservateur et moralisateur. Les récits où l'on dépeint les dangers encourus par les jeunes filles à l'extérieur du foyer sont alors fortement prisés. Par contre, avec son roman *L'été enchanté*<sup>2</sup>, Paule Daveluy marque le début d'une modernisation du roman féminin pour l'adolescence. Françoise Lepage souligne ainsi la contribution de l'auteure au corpus pour la jeunesse : *L'été enchanté* « ouvre la voie à une production non seulement plus moderne, mais aussi de meilleure qualité<sup>3</sup> ». Qui plus est, le roman, qui fait entendre le point de vue d'une narratrice adolescente, constitue un livre phare quant à la prise de parole de la jeunesse. Cependant, le texte de Daveluy avec la suite romanesque consacrée aux aventures de Rosanne Fontaine<sup>4</sup> et la série des « *Sylvette*<sup>5</sup> », que la même auteure publie au début des années 1960, n'auront pas de prolongement avant les années 1980.

Au cours des années 1980, le roman-miroir, ou socioréaliste, reprend le flambeau allumé par Daveluy en s'ajustant à la réalité des jeunes. À cette époque, la jeunesse « apparaît comme un groupe social à part entière ayant ses propres besoins, ses propres intérêts et sa propre culture, tout aussi valable que celle des adultes [...] »<sup>6</sup>. On voit alors émerger une littérature qui projette la voix de l'adolescence et qui évite désormais de sombrer dans le moralisme. Ce qui importe de souligner, c'est que cet avènement d'une littérature pour la jeunesse dégagée d'une morale rétrograde s'accompagne d'une

<sup>2</sup> Paule DAVELUY, *L'été enchanté*, Montréal, Éditions de l'Atelier, 1958.

<sup>3</sup> Françoise LEPAGE, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, Orléans, Éditions David, 2000, p. 216.

<sup>4</sup> La suite romanesque de *L'été enchanté* est composée de *Drôle d'automne*, Québec, Éditions du Pélican, 1961 et de *Cet hiver-là*, Québec, Éditions Jeunesse, 1967. Un quatrième volume s'ajoute en 1977 alors que Fides réédite la série en deux tomes, soit *La maison des vacances* et *Rosanne et la vie*. La série est également rééditée en quatre tomes chez Québec/Amérique en 1996.

<sup>5</sup> Paule DAVELUY, *Sylvette et les adultes* (1962), *Sylvette sous la tente bleue* (1962), Québec, Éditions Jeunesse.

<sup>6</sup> Françoise LEPAGE, *op. cit.*, p. 286.

pléthore de textes pour la jeunesse écrits par des femmes. Dans la foulée du modèle romanesque socioréaliste, les écrivaines pour la jeunesse privilégient des représentations fictionnelles qui assument la narration de leur propre histoire et qui s'accordent à la réalité féminine de l'époque.

Nul doute que le vent de renouveau qui souffle sur le roman québécois pour la jeunesse à partir des années 1980, allouant sur son passage une place primordiale à une parole féminine autonome, favorise l'émergence d'un discours féministe. Avec le mouvement de libération des femmes et l'implantation de ses pratiques dans les sphères culturelles, on propose de nouveaux modèles féminins aux jeunes filles. Transposé dans des fictions pour la jeunesse dorénavant plus réceptives aux idées nouvelles, le phénomène se répercute sur la représentation des héroïnes romanesques. Tel que l'illustre Lucie Guillemette dans son article portant sur les figures féminines du roman-miroir québécois pour la jeunesse<sup>7</sup>, les modèles féminins privilégiés par les écrivaines à partir des années 1980 tendent à reproduire l'évolution du projet féministe, depuis les revendications égalitaires et les dénonciations radicales, jusqu'à la féminilité et le féminisme global ou postmoderne. Qu'elles investissent des domaines traditionnellement réservés aux garçons, qu'elles mettent en question la répartition des rôles sexuels, qu'elles découvrent les bienfaits de la sollicitude féminine ou cherchent à développer des systèmes de références qui leur sont propres, chacune de ces figures féminines aspire à

---

<sup>7</sup> Lucie GUILLEMETTE, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 145-169.

l'agentivité<sup>8</sup> dans un contexte où la société patriarcale impose aux femmes ses valeurs et ses croyances. S'il correspond aux mécanismes mis en œuvre par des sujets afin d'échapper au conditionnement social, le concept d'agentivité traduit bien, en effet, les pratiques féministes qui animent les jeunes protagonistes en tant qu'elles proposent, selon des procédés diverses, une vision renouvelée de la femme et son rapport au monde, affranchi des structures patriarcales homogénéisantes.

Compte tenu de la présence effective d'enjeux relatifs au mouvement de libération des femmes au cœur des fictions contemporaines pour la jeunesse –enjeux qui se reflètent notamment dans le processus d'agentivité des jeunes protagonistes– il convient de s'interroger quant à la fonction des problématiques maternelles qui trouvent aussi leur place dans ces fictions. Faut-il attribuer un rôle spécifique aux problématiques maternelles en regard de la vision nouvelle de la condition féminine proposée dans le roman-miroir des femmes? S'avèrent-elles révélatrices en ce qui concerne le développement de l'agentivité chez les personnages féminins imaginés par les romancières? Voilà le questionnement qui sous-tend la présente étude consacrée à l'influence de l'univers maternel sur le rapport au monde des représentations féminines des récits contemporains pour la jeunesse.

À notre avis, cette mise en récit de la maternité se pose comme un moyen privilégié visant la diffusion des valeurs et d'une éthique, voire d'une pensée individuelle et collective. L'on sait que, notamment à partir des prises de consciences radicales, les

---

<sup>8</sup> Judith BUTLER, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990. Nous aurons l'occasion d'approfondir davantage la notion d'agentivité au sein du chapitre I de ce mémoire.

féministes articulent leurs revendications sur le terrain de la maternité. Que l'on songe aux attaques menées par les féministes de la spécificité contre une maternité traditionnelle qui limite le champ d'action des femmes à la sphère privée, ou au procès de la mère dite « patriarcale » qui accepte de se conformer à l'idéal maternel instauré par les pères. Que l'on songe encore à une revalorisation de la maternité propre à la féminilité où la rupture avec ce qui est déterminé par la loi des hommes s'exprime par la constitution d'un univers spécifiquement féminin au sein duquel l'expérience maternelle devient tantôt un lieu primordial de distinction entre les sexes, tantôt une source de création qui favorise la réinsertion de la parole, du pouvoir et de l'identité des femmes dans la culture. Force est de l'admettre, la maternité, problématisée de multiples façons, constitue pour les féministes un lieu majeur de discussion et de révision de l'identité féminine. Il s'agit d'un phénomène auquel la littérature féminine pour la jeunesse n'échappe pas.

Nombreux sont les récits pour la jeunesse produits par des femmes qui mettent de l'avant les thèses féministes liées à la maternité, proposant à travers elles une réflexion spécifique sur la représentation de la femme dans la société. Parmi ceux-ci, les textes d'Anique Poitras<sup>9</sup>, de Dominique Demers<sup>10</sup> et d'Élyse Poudrier<sup>11</sup>, consacrés respectivement aux aventures des jeunes héroïnes Sara, Marie-Lune et Iana, méritent une attention particulière. De fait, ces récits donnent à penser que la problématique maternelle et les réflexions qu'elle suscite puissent être intimement liées à l'élaboration d'une

<sup>9</sup> Anique POITRAS, *La lumière blanche* (1993), *La deuxième vie* (1994), *La chambre d'Éden*, tome 1 (1998), *La chambre d'Éden*, tome 2 (1998), Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse ».

<sup>10</sup> Dominique DEMERS, *Un hiver de tourmente* (1992), Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + » (réédité chez Québec/Amérique en 1998), *Les grands sapins ne meurent pas* (1993), *Ils dansent dans la tempête* (1994), Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse ».

<sup>11</sup> Élyse POUDRIER, *Une famille et demie*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 2001.

représentation autodéterminée du féminin. Il y a lieu de croire, en ce sens, que les écrivaines nourrissent pareille quête d'agentivité d'une pensée féministe associée à la maternité, qu'elle soit radicale ou fémelléiste. De même que ces discours féministes assoient leurs projets d'affranchissement du féminin sur une révision de l'épistémologie de la maternité, les figures féminines qui aspirent à l'agentivité semblent s'inscrire dans un rapport significatif à l'univers maternel qui n'est pas sans éclairer leur rapport au monde. Parfois représenté comme une source d'oppression, parfois comme un moteur d'émancipation féminine, le rapport à la maternité ou à la mère constitue un espace déterminant au sein du cheminement moral des héroïnes romanesques. Enfin, si les problématiques maternelles au cœur desquelles se retrouvent les jeunes narratrices font souvent écho aux visions radicale et fémelléiste de la maternité, elles peuvent également refléter une vision plus globale ou postmoderne de la problématique maternelle, celle tenant compte d'une forme de complicité féminine qui encourage l'autonomie morale des filles de la fiction.

La présente étude se propose donc de mesurer l'influence de la symbolique maternelle sur le parcours identitaire des représentations féminines incarnées dans les récits d'Anique Poitras, de Dominique Demers et d'Élyse Poudrier. Bien que nous puissions élargir notre propos à l'ensemble des facteurs qui définissent le rapport au monde des jeunes protagonistes, nous tenterons plus précisément de comprendre par quels moyens les problématiques liées à la maternité dont témoignent les fictions romanesques étudiées s'articulent comme des espaces où les héroïnes formulent ou se voient transmettre un discours critique à valorisation positive ou négative sur la condition

féminine propice à la réalisation de leur agentivité. Ce discours critique est susceptible d'être en accord avec les préoccupations féministes qui ont émaillé le discours des femmes depuis une quarantaine d'années.

Notre premier chapitre portera sur une approche radicale de la maternité. Après avoir exposé les motifs socio-sexuels qui conduisent les féministes radicales à condamner l'expérience maternelle, il s'agira de voir dans quelle mesure la conscience féministe radicale qui anime Sara, Iana et Marie-Lune amène ces dernières à poser un regard éclairé sur la représentation de la femme véhiculée par la symbolique maternelle traditionnelle. Nous verrons comment cette prise de conscience suscitée par la problématique maternelle témoigne de l'engagement des protagonistes sur la voie de l'agentivité. Le second chapitre examinera pour sa part une vision féministe de la maternité qui, au lieu de lui porter atteinte, réinvente la symbolique maternelle pour en faire un espace féminin marqué notamment de créativité. Nous illustrerons cette pratique en abordant le rapport mère-fille comme un lieu de transmission d'une éthique valorisant l'agentivité féminine en ce qu'il permet aux jeunes protagonistes de renforcer leur subjectivité. Enfin, le troisième et dernier chapitre sera consacré à l'étude des manifestations littéraires d'un féminisme global ou postmoderne marqué par l'éclatement des savoirs totalisants. Nous y traiterons de certains personnages féminins postmodernes qui, incarnant l'ouverture sur la connaissance de soi et le retour aux sources, incitent les héroïnes à compléter le déconditionnement nécessaire à leur autodétermination. En somme, nous illustrerons à travers ce mémoire la façon dont les romancières contemporaines pour la jeunesse légitiment au sein de leurs textes les vertus

émancipatrices accordées par les féministes à une révision de l'épistémologie de la maternité, et ce, en faisant participer conjointement les approches radicale, féministe et postmoderne de la symbolique maternelle au cheminement de leurs figures féminines vers un mode de représentation autonome (agentivité).

Précisons enfin que les catégories utilisées pour classifier les différents courants de pensée féministe ne sont aucunement exclusives mais répondent plutôt à un souci méthodologique. Comme l'indique la sociologue Francine Descarries, « les théories du féminisme peuvent être départagées notamment selon les distinctions qu'elles font dans leur lecture de la division sociale des sexes et de la problématique de la libération. Les propositions qu'elles avancent ne sont nullement réductibles les unes aux autres<sup>12</sup> ». Comme nous le démontrerons à travers le processus d'agentivité des héroïnes de Poitras, de Demers et de Poudrier, les tendances féministes qui mettent de l'avant une réflexion sur la maternité peuvent se chevaucher, parfois même s'inscrire dans un rapport de continuité particulièrement fécond.

---

<sup>12</sup> Francine DESCARRIES, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens » dans *La sociologie face au troisième millénaire*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 186.

## CHAPITRE I

### LE FÉMINISME RADICAL : DÉNONCIATION DE LA SOCIÉTÉ PATRIARCALE

Il [l'homme] saisit son corps comme une relation directe et normale avec le monde qu'il croit apprêhender dans son objectivité tandis qu'il considère le corps de la femme comme alourdi par tout ce qui le spécifie: un obstacle, une prison<sup>1</sup>.

Avec *Le deuxième sexe*<sup>2</sup>, Simone de Beauvoir établit les fondements d'un mouvement de contestation s'attaquant à « l'éternel féminin ». Il s'agit du mythe patriarcal qui assigne au sexe féminin une destinée déterminée par le sexe biologique. C'est en effet sur la base de sa constitution morphologique que la femme se voit depuis toujours attribuer une existence vouée exclusivement à la reproduction de l'espèce. L'explication freudienne de la nature sexuelle apporte plus tard un caractère scientifique à cette conception réductrice du rôle féminin. L' « envie du pénis », principe psychanalytique sur lequel Freud se fonde pour définir la vie des femmes, contribue sans conteste à figer le caractère limité de la destinée féminine. En la définissant comme « un homme à qui il manque *essentiellement* quelque chose », Freud constitue non seulement la femme en *autre négatif* de l'homme mais justifie sa réclusion dans l'inertie de la

---

<sup>1</sup> Simone de BEAUVIOR, *Le deuxième sexe*, tome I, Paris, Gallimard, 1949, p. 15.

<sup>2</sup> Simone de BEAUVIOR, *Le deuxième sexe*, tome I-II, Paris, Gallimard, 1949.

sphère privée. Par conséquent, il cristallise la division générique octroyant au sexe féminin le champ de la passivité, et au sexe masculin, un droit inné d'action sur le monde, si bien qu'on en vient à interpréter l'échec des femmes à s'accomplir pleinement en dehors de leur détermination biologique comme une adaptation féminine normale. Or, pour Beauvoir, il apparaît évident que cette conception essentialiste du rôle féminin est à l'origine même de la sujexion des femmes. Selon la philosophe, ce n'est pas une essence quelconque qui prédestine les femmes à la passivité; si elles n'entrevoient point la possibilité de se sortir de leur immanence, c'est que le patriarcat entretient l'illusion que la subjectivité –moteur des réalisations humaines– ne relève pas de la compétence des femmes.

### 1.1 Le rôle sexuel comme lieu d'asservissement des femmes

Au cours de notre longue histoire, nous avons souffert les contraintes de l'institution, comme si elles étaient une loi de nature<sup>3</sup>.

À l'instar de Beauvoir, Betty Friedan<sup>4</sup> entrevoit, à travers l'idéal féminin américain des années 1950, l'effort du système patriarcal pour limiter le potentiel des femmes. La pensée freudienne sur la féminité qui s'est répandue quelques années auparavant n'est sans doute pas étrangère à la conception hautement réductrice du rôle des femmes qui sévit durant cette période. De fait, les années 1950 figurent comme le théâtre d'un retour en force de ce que Friedan appelle –dans la lignée de l'« éternel

<sup>3</sup> Adrienne RICH, *Naître d'une femme : la maternité en tant qu'expérience et institution*, traduit de l'anglais, Paris, Denoël/Gonthier, 1980, p. 274.

<sup>4</sup> Betty FRIEDAN, *La femme mystifiée*, traduit de l'anglais, Paris, Denoël/Gonthier, 1964.

féminin » de Beauvoir— une « mystique féminine » répressive. À cette époque, les femmes sont assaillies de toutes parts par un idéal féminin ancré dans la passivité. Les journaux adressés aux femmes se chargent de faire l'éloge d'une destinée féminine dont les horizons ne dépassent pas la séduction, le mariage et, par extension, la maternité. Comme le constate Friedan, la seule voie louable pour les femmes de l'époque est l'acceptation de « leur propre condition qui ne peut s'épanouir que dans la passivité sexuelle, l'acceptation de la domination du mari et le don de soi dans l'amour<sup>5</sup> »; seules les femmes qui subissent ce modèle patriarcal d'existence peuvent espérer une réalisation complète de leur féminité.

Si la thèse beauvoirienne favorise assurément une prise de conscience du sort des femmes, c'est à son concept de transcendance qu'il faut attribuer les fondements d'une analyse davantage pénétrante de la servitude féminine. Par l'entremise du concept de transcendance, la philosophe propose à la femme de se défaire de son déterminisme biologique afin de s'actualiser en tant que sujet pensant égal à l'homme. Ce faisant, Beauvoir initie le mouvement féministe radical qui va donner lieu dans la pensée américaine des années 1970 aux théories sur le genre sexuel. Désormais, le déconditionnement sert d'assise aux féministes radicales qui entendent modifier le statut de la femme posée depuis des siècles comme l'*autre inessentiel* de l'homme. Allant au-delà de la problématique égalitaire qui réclame l' « égalité de droit et de fait pour toutes les femmes<sup>6</sup> », le mouvement radical, se préoccupant d'abord et avant tout des causes

---

<sup>5</sup> Betty FRIEDAN, *op. cit.*, p. 41.

<sup>6</sup> Francine DESCARRIES, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens » dans *La sociologie face au troisième millénaire*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 186.

profondes des inégalités sociales, « propose une lecture féministe des rapports sociaux de sexe en termes de dominant et dominée<sup>7</sup> ». S'attaquant directement aux sources patriarcales responsables de la subordination des femmes, le féminisme radical en vient à refuser tout concept féminin prédéterminé. *La politique du mâle*<sup>8</sup> de Kate Millett en est une illustration opportune. C'est au moyen d'une analyse critique d'œuvres littéraires chauvinistes mâles –terrain d'action de la suprématie masculine et de l'hostilité envers le sexe féminin— que la théoricienne retrace l'évolution de l'éthique sexuelle réactionnaire érigée sur le système des « deux poids, deux mesures<sup>9</sup> ». Postulant que « le rapport entre les sexes est essentiellement de nature politique<sup>10</sup> » (les disparités sexuelles créées par le patriarcat résultant d'un abus de pouvoir comparable à celui qui régit tout système oppressif fondé sur le principe dominant-dominé : racisme, castes, classes sociales), Millett met en lumière le « contenu arbitraire du rôle sexuel<sup>11</sup> ». Parce que le rôle de la femme fut édifié dans le cadre d'une idéologie totalitaire, nul doute qu'il réponde avant tout aux besoins et aux valeurs de la classe dominante, dans ce cas-ci, masculine :

Sous le régime du patriarcat, ce n'est pas la femme qui a inventé elle-même les symboles dont on se sert pour la décrire. Comme les mondes primitifs et civilisés sont des mondes masculins, les idées qui ont modelé la culture concernant la femme sont aussi de fabrication masculine. L'image de la femme telle que nous la connaissons est une image créée par l'homme et façonnée de manière à satisfaire ses besoins<sup>12</sup>.

Aussi Millett soutient-elle que le rôle sexuel est affaire de conditionnement social. Voilà ce qu'entend précisément Simone de Beauvoir lorsqu'elle affirme « [o]n ne naît pas femme : on le devient<sup>13</sup> ». Examiné sous cet angle, la conception traditionnelle du rôle

<sup>7</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 185.

<sup>8</sup> Kate MILLETT, *La politique du mâle*, traduit de l'anglais, Paris, Stock, 1971.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>13</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, tome II, p. 13.

féminin perd son caractère naturel pour se poser en revanche comme un comportement psychologique et, par conséquent, culturel. Dès lors, le point de vue essentialiste dont se réclame la pensée patriarcale pour légitimer l'infériorité du sexe féminin se présente comme une construction purement culturelle servant à maintenir la moitié de l'humanité dans un état de subordination. Du coup, l'éclairage du discours radical met au jour la confusion délibérée entre biologie et comportement acquis qui a fait la fortune de la théorie freudienne; ce qui s'expliquait chez Freud par l'instinct naturel se révèle aussitôt motivé par une idéologie spécifique. Alors que la culture façonne le comportement, les rôles sexuels et la division fondamentale entre les traits caractériaux qu'elle présuppose (« l'agression est mâle », « la passivité est femelle<sup>14</sup> ») apparaissent comme le fruit d'un conditionnement opéré dans le cadre d'un régime misogyne.

C'est d'ailleurs très tôt que la culture patriarcale encourage la différentiation des genres, incitant le jeune garçon à développer des comportements agressifs et la jeune fille, à les refouler. Comme le souligne Simone de Beauvoir, « [s]i, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle [la fille] nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée [...] c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée<sup>15</sup> ». Alors que la culture patriarcale enseigne au jeune garçon à s'enorgueillir du pouvoir que lui assure son phallus, elle encourage en revanche la fillette à s'aliéner dans un idéal féminin castrateur. À cet égard, Beauvoir remarque le rôle significatif que joue la poupée dans l'identification sexuelle de la jeune fille. Déjà à travers ses activités

<sup>14</sup> Kate MILLETT, *op. cit.*, p. 45.

<sup>15</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, tome II, p. 14.

enfantines, la fillette devine les enjeux relatifs à son sexe; elle « dorlote sa poupée et la pare comme elle rêve d'être parée et dorlotée; inversement, elle se pense elle-même comme une merveilleuse poupée<sup>16</sup> » et apprend que toute sa destinée dépendra du charme qu'elle exercera sur autrui. La société mâle se chargera par la suite de poursuivre son éducation; elle lui enseignera que si elle est vouée à se constituer en objet de désir, c'est que son sort patriarchal la pousse à rechercher dans l'homme la concrétisation de sa finalité suprême : l'enfantement.

## 1.2 *L'invivable maternité*<sup>17</sup>

[L']institution patriarcale de la maternité n'est pas plus la "condition humaine" que ne le sont le viol, la prostitution et l'esclavage<sup>18</sup>.

L'on a vu précédemment que l'entreprise radicale, en mettant au jour le caractère politique de la répartition patriarcale des rôles sexuels, entend démythifier la conception traditionnelle de la féminité. Pour les radicales, il apparaît évident que la clé de la libération féminine réside dans le refus de laisser aux hommes le soin de définir en leurs termes réducteurs l'identité des femmes. Aussi, comme dans son acception classique l'existence féminine trouve son parachèvement ultime dans l'enfantement, la pensée radicale voit dans la maternité un lieu privilégié de révision du statut de la femme. C'est ainsi que prend forme une ramifications du féminisme radical –le féminisme de la spécificité– dont la thèse centrale consiste en un refus de la maternité comme contestation

<sup>16</sup> Simone de BEAUVIOR, *Le deuxième sexe*, tome II, p. 25.

<sup>17</sup> Monique LARUE, « La mère, aujourd'hui », *La nouvelle barre du jour*, n° 116, 1982, p. 52.

<sup>18</sup> Adrienne RICH, *op. cit.*, p. 29.

du lot patriarcal de la femme. S'attaquant de la sorte à la maternité vécue dans un contexte patriarcal, la pensée radicale de la spécificité souhaite rompre avec la tradition pour permettre aux femmes de se constituer en sujets animés d'une conscience qui ne soit plus déterminée par les poncifs et les idées reçues d'une pensée masculine. Il s'agit donc d'une entreprise visant à revoir et à corriger l'inscription du féminin au sein de la société et à la redéfinir selon des critères propres aux femmes.

Pour les féministes de la spécificité, la maternité correspond à un lieu culte de l'oppression féminine. Simone de Beauvoir prétend qu'en limitant pour ainsi dire le rôle des femmes au sexe et à la procréation, l'opinion patriarcale a conduit les femmes dans une impasse ne laissant entrevoir aucune possibilité de transcendance : « engendrer, allaiter ne sont pas des *activités*, ce sont des fonctions naturelles; aucun projet n'y est engagé; c'est pourquoi la femelle n'y trouve pas l'affirmation hautaine de son existence; elle subit passivement son destin biologique<sup>19</sup> ». Aussi les prescriptions entourant l'expérience maternelle vécue sous le régime patriarcal apparaissent-elles comme des contraintes de vie éminemment répressives. Car si l'idéal féminin construit par les pères ne trouve de sens concret que dans la reproduction, la mère absolue doit de surcroît faire preuve d'un total dévouement à l'univers familial. À preuve, c'est lorsqu'elle abdique son droit de se réaliser en périphérie de ses responsabilités domestiques que la mère se voit le plus magnifiée. Subséquemment, la mère louée par l'opinion patriarcale demeure celle qui accepte de ne pas pouvoir s'affirmer dans toute sa subjectivité. Là réside, pour les penseuses de la spécificité, la fraude patriarcale la plus pernicieuse : au nom d'une

<sup>19</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, tome I, p. 110.

maternité qui leur fut imposée, « les femmes ont été confinées dans la sphère privée et exclues de la culture, tant de la vie de l'esprit et de la création que du monde socio-économique et politique<sup>20</sup> ». Adrienne Rich en arrive à la même conclusion lorsqu'elle reproche au patriarcat d'avoir « cré[é] un système qui fit se retourner contre la femme sa propre qualité organique [...]<sup>21</sup> ». Paradoxalement, c'est au moment même où elle devrait accéder à sa prétendue plénitude humaine que la femme se voit le plus oubliée en tant que personne. Contrainte à se consacrer corps et âme à son rôle maternel, « [l]a mère traditionnelle au foyer est privée [...] d'une *identité personnelle*; sans accès direct à la sphère sociale [...] elle n'est plus que « maman » [...]<sup>22</sup> ». « Non-personne » jusque dans la sphère privée, elle n'est finalement jamais reconnue comme un être libre et capable de s'actualiser de façon autonome, comme c'est le cas pour l'homme.

### 1.2.1 La mère patriarcale au banc des accusés

J'ai tué le ventre et je l'écris<sup>23</sup>.

Les prises de consciences suscitées par le courant de la spécificité permettent d'envisager l'expérience maternelle comme un lieu de discours fondamentalement asservissant. Parce qu'elle réduit la présence au monde pour les femmes à sa manifestation biologique la plus simple, la maternité conventionnelle renvoie une image dépréciée de l'existence féminine et contribue au maintien d'une polarité générique qui

<sup>20</sup> Lori SAINT-MARTIN, *L'autre lecture : la critique au féminin et les textes québécois*, tome II, Montréal, XYZ, 1994, p. 19.

<sup>21</sup> Adrienne RICH, *op. cit.*, p. 123.

<sup>22</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 12-13.

<sup>23</sup> Nicole BROSSARD, *L'amère*, Montréal, Quinze, 1977, p. 19.

traduit pour l'essentiel la suprématie masculine. Dans cet esprit, il appert que la souveraineté féminine doive passer par le rejet des conventions patriarcales englobées dans la symbolique maternelle traditionnelle. Le procès de la mère dite « patriarcale<sup>24</sup> » –celle qui consent à réaliser sa maternité selon les règles érigées par le patriarcat– constitue à cet égard une voie possible de libération; le déni du prestige maternel symbolisant le refus en bloc de la destinée féminine élaborée par les pères et la possibilité d'une réappropriation par les femmes du contrôle de leur propre existence.

C'est donc sous l'influence du raisonnement de la spécificité que plusieurs textes émanant des années 1970 thématisent le concept de matricide comme avenue privilégiée d'affranchissement du féminin. Parce qu'elle incarne un féminin résigné à la passivité de la chair, la mère patriarcale porte en elle les ambitions de la société mâle. Partant, elle ne transmet à la fille que le déshonneur et l'humiliation de la féminité stéréotypée. Les écrits nous la dépeindront d'ailleurs souvent –à l'instar du *Deuxième sexe*– comme

celle qui attend, qui subit, qui se plaint, qui pleure, qui fait des scènes : et dans la réalité quotidienne ce rôle ingrat ne conduit à aucune apothéose; victime elle est méprisée, méprise, détestée; son destin apparaît comme le prototype de la fade *répétition* : par elle la vie ne fait que stupidement se répéter sans aller nulle part; butée dans son rôle de ménagère, elle arrête l'expansion de l'existence, elle est obstacle et négation<sup>25</sup>.

La mère s'expose ici comme celle qui, laissée dans l'ignorance, perpétue aveuglement la tradition. Principal rouage du système patriarcal, elle assure la passation de l'héritage des pères : [c'est] « au travers de la mère que le patriarcat enseigne, et tôt, à la petite femelle, ses propres aspirations<sup>26</sup> ». Voilà ce qui explique pourquoi tant d'ouvrages condamneront

<sup>24</sup> L'expression est de Nicole Brossard, *op.cit.*, p. 24.

<sup>25</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, tome II, p. 44.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 241.

violemment la filiation maternelle. La théorie-fiction *L'amèr*<sup>27</sup> de Nicole Brossard fait à cet égard figure de proue. Selon Brossard, la matrice constitue essentiellement une source d'aliénation pour la fille : « [l]a légalité pour une femme serait de n'être pas née d'un ventre de femme<sup>28</sup> ». Selon ce raisonnement, l'écrivaine dépeint le matricide comme une démarche parfaitement salutaire pour la fille. Dans sa compréhension féministe, le matricide (réel ou symbolique) est justement devenu une métaphore de libération féminine fort probante. En décimant le sein maternel « corrompu », non seulement la fille condamne-t-elle la mère « fautive », mais elle échappe également au « destin féminin usuel<sup>29</sup> ». La littérature est pleine de ces figures féminines qui « détruisent la mère à la fois pour ne pas devenir "de petites filles modèles" et pour punir leur génitrice de sa complicité dans le système patriarcal<sup>30</sup> ». Ainsi, en rompant la filiation à la mère, la fille exprime son refus d'être identifiée à une représentation dévaluée de la femme et met un terme à la généalogie féminine répressive. Ce faisant, elle ouvre la voie à de nouvelles significations.

### 1.3 Les héroïnes romanesques de jeunesse et le féminisme radical

De toute évidence, le courant féministe initié par Simone de Beauvoir dans les années 1950 irradie les récits au féminin pour la jeunesse. Bon nombre d'écrits destinés aux jeunes filles reproduisent les enjeux dénonciateurs et déconstructionnistes supportés par le projet radical. À une époque où les médias se chargent de diffuser à grande échelle

---

<sup>27</sup> Nicole BROSSARD, *op. cit.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>29</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 78.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 80.

des modèles sexuels stéréotypés, les fillettes et les adolescentes des fictions contemporaines réfutent les structures figées qui conditionnent le féminin. Conscientes des diktats de la pensée patriarcale et de la représentation dévaluée du statut de la femme qui en découle, elles cherchent à se dégager d'une pensée traditionnelle qui réduit le sexe féminin au silence.

Dans bien des cas, c'est d'abord sous la pression des contraintes d'apparence qui pèsent sur leur sexe que les figures romanesques ont l'occasion de mettre à profit leur compréhension radicale du patriarcat. Si la beauté est une condition essentielle à la féminité, toutes n'adhèrent pas à ses exigences. Selon Daniela Di Cecco, ce « conflit entre la quête d'indépendance, associée à l'adolescence, et la dépendance, associée à la féminité traditionnelle, est centrale dans le représentation de l'adolescente dans la fiction [...]»<sup>31</sup>. Confrontées aux exigences de leur sexe, ces « femmes en devenir » refusent d'abdiquer leurs possibilités de transcendance en laissant leur corps se charger d'une symbolique patriarcale objectivante.

Sara Lemieux, héroïne de la série *La lumière blanche*<sup>32</sup> d'Anique Poitras, fait partie de ces personnages féminins qui refusent d'adhérer à une mystique féminine « momifiante ». Si la jeune fille se surprend parfois à envier le succès que connaissent les Greta Labelle et Milène Joli auprès des garçons, la façon dont elle « bestialise » le

<sup>31</sup> Daniela DI CECCO, *Entre femmes et jeunes filles : le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2000, p. 17.

<sup>32</sup> Anique POITRAS, *La lumière blanche* (1993), *La deuxième vie* (1994), *La chambre d'Éden*, tome 1 (1998), *La chambre d'Éden*, tome 2 (1998), Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse ». Désormais, les références à ces ouvrages seront indiquées par les sigles *LB*, *DV*, *CÉ*, *CÉ2*, suivis de la page, et placés entre parenthèses dans le corps du texte.

comportement de son « snoreau » (*LB*, 26) de voisin illustre sans conteste son mépris des regards masculins chosifiant le sexe féminin : « il me dévisageait de la tête aux fesses : les yeux ronds comme des dollars, la bave aux coins des lèvres en grognant comme un pitou piteux » (*LB*, 26). L'adolescente se montre d'ailleurs soulagée à la suite du départ du vieillard : « je pourrai laisser pousser mes seins en paix [...] » (*LB*, 26). Fuyant les « regards obliques » (*LB*, 26), Sara préfère n'avoir « rien à cacher. Rien à montrer non plus! » (*LB*, 80). Par le fait même, elle demeure à l'abri du contrôle exercé par le patriarcat sur le corps des femmes.

Plus récemment, Élyse Poudrier<sup>33</sup> nous présentait également une narratrice qui s'attaque aux représentations dévalorisantes de la femme supportées par le patriarcat. L'association que fait Iana Lebel entre le discours paternel et le « sermon patriarcal » (*UD*, 58) en dit déjà long sur sa perception de la doctrine phallocentrique en regard de l'existence des femmes. Aussi sa connaissance de la dépréciation patriarcale du féminin l'amène-t-elle à s'en prendre aux propos réducteurs que formulent ses camarades de classe à l'endroit des filles :

Ils ne pensent qu'à ÇA [sic]. Leurs conversations sont basées là-dessus, leurs blagues aussi. Même leurs exposés oraux parlent de sexe et de la dernière fille qu'ils se sont faite « si tu vois ce que je veux dire... » Et tout ça raconté avec des gestes éloquent qui stimulent l'imagination. Je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse s'esclaffer devant des absurdités pareilles. C'est vulgaire et de très mauvais goût. Il y en a qui me traitent de « plate à mort » parce que je ne ris pas, ou bien ils disent que je ne l'ai pas pognée. Ça prouve que j'ai un minimum de quotient intellectuel et de maturité (*UD*, 51-52).

Parfaitement lucide, la protagoniste de quinze ans saisit toute la perversité de pareils propos. Toutefois, les garçons ne sont pas les seuls selon Iana à porter ainsi préjudice au

<sup>33</sup> Élyse POUDRIER, *Une famille et demie*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 2001. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *UD*, suivi de la page, et placé entre parenthèses dans le corps du texte.

sex féminin. De fait, l'héroïne se montre tout autant agacée par l'attitude des adolescentes de son entourage qui défendent une mystique féminine chosifiante en accordant une importance capitale au paraître. Enfin, l'adolescente s'en prend résolument à l'inertie de ses consoeurs lorsqu'elle formule le commentaire suivant : « Qu'est-ce qui aurait pu intéresser les filles à part Brad, Brad et Brad, vous pensez? Ah oui, bien sûr, notre apparence physique, je l'oubliais! (*UD*, 51) Bohémienne de corps et d'esprit, Iana Lebel demeure en marge du féminin stéréotypé. Passionnée pour l'histoire, les arts, la musique et la littérature, elle préfère la culture de l'âme au culte de l'apparence valorisé par l'opinion patriarcale.

Selon des formules qui leur sont propres, les deux protagonistes portent un regard éclairé sur la condition des femmes dans un contexte où le patriarcat impose ses normes de féminité. Aspirant à un rapport au monde qui ne soit plus guidé par une pensée masculine qui les exclut comme sujets autonomes, elles cherchent à se dégager des conventions d'apparence liées à leur sexe. Leur connaissance accrue de la réalité des femmes les pousse en ce sens à contester les mœurs aux vertus essentiellement passives auxquelles est assujetti le féminin. Parce qu'elles refusent de se laisser brimer dans leur aspiration à une forme de transcendance par une mystique qui « autorise et même encourage les femmes à ignorer qu'elles peuvent avoir une identité<sup>34</sup> », Sara et Iana nient leur appartenance au cadre féminin élaboré par le patriarcat et s'engagent du même élan sur la voie de l'agentivité.

---

<sup>34</sup> Betty FRIEDAN, *op. cit.*, p. 74.

#### 1.4 Le concept d'agentivité ou la résistance féminine

C'est en reprenant au compte de la cause des femmes un concept qui a déjà fait couler beaucoup d'encre dans des disciplines diverses que Judith Butler<sup>35</sup> jette les bases féministes de l'agentivité<sup>36</sup>. De façon globale, le concept se traduit par « la capacité que possède un individu de faire des changements dans sa conscience individuelle, dans sa vie personnelle et dans la société<sup>37</sup> », capacité lui permettant de « se construire une identité cohérente, de s'autodéterminer et d'agir avec discernement et en accord avec ses valeurs et ses désirs<sup>38</sup> ». Dans sa conception féministe, l'agentivité figure comme un moyen significatif pour les femmes de se dégager des « fictions dominantes<sup>39</sup> » afin d'accéder au statut d'individu pleinement autonome. Si les « fictions dominantes » représentent « l'ensemble des conventions de réalité et des idéologies en vigueur dans une société<sup>40</sup> », le patriarcat, en tant que système social qui nie l'autodétermination du féminin (la femme n'étant appréhendée que dans son rapport avec le sujet transcendant masculin), demeure *la* « fiction dominante » à transgresser pour la femme qui veut s'assurer le plein contrôle de son identité et, du coup, devenir agente de sa vie.

<sup>35</sup> Judith BUTLER, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New-York, Routledge, 1990.

<sup>36</sup> Avant d'être récupéré par la pensée féministe américaine, le concept d'agentivité est déjà utilisé en sociologie, en philosophie et en théorie politique.

<sup>37</sup> Jacinthe CARDINAL, *Suzanne Jacob et la résistance aux « fictions dominantes » : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*, M.A. (Études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2000, p. 30.

<sup>38</sup> *Id.*

<sup>39</sup> Il s'agit d'un concept inventé par Suzanne Jacob et sur lequel elle s'est prononcée dans son essai *La bulle d'encre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997.

<sup>40</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 2.

Comme la répression patriarcale de l'autodétermination féminine se situe principalement aux niveaux du regard, de la parole et de l'action, c'est d'abord en revendiquant son droit de regard sur le monde que la femme chemine vers une agentivité dite féministe. Tel que le signale Jacinthe Cardinal, « la possibilité de regarder et de juger les idéologies en place apporte un pouvoir lié au développement de la conscience critique<sup>41</sup> ». Le regard devient alors pour la femme une forme de contrôle en ce qu'il permet une prise de conscience des mécanismes d'oppression qui l'enferment dans la « fiction dominante patriarcale », de même qu'une évaluation de ces contraintes. C'est par ailleurs en revendiquant son droit à l'expression que la femme franchit la deuxième phase menant à l'agentivité : « [s]i parler permet d'intervenir dans la société, de se prononcer, d'exister, de véhiculer des messages, de revendiquer ou de protester, il est évident que la langue peut devenir un instrument de “libération”<sup>42</sup> ». Ainsi, seule la subjectivité peut amener la femme à « s'exprimer de façon authentique au-delà des impératifs sociaux<sup>43</sup> ». Or, pour concrétiser le processus d'agentivité, la femme devra poser des gestes significatifs survenant dans une séquence d'actions concrètes se situant à l'intérieur même du système oppressif, ce qui aura pour effet de transgresser l'ordre établi et de proposer de nouvelles significations. À ce stade, il s'agira pour elle de se poser en sujet autonome apte à remanier les clichés patriarcaux pour s'actualiser en dehors des conceptions féminines réductrices. Ici, « [l]es actes rebelles ou subversifs d'affirmation et la transgression des prescriptions sociales permettront à la femme de se poser comme sujet agissant et de s'autodéterminer en sortant des conventions et des

---

<sup>41</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 33.

<sup>42</sup> *Id.*

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 46.

identités figées<sup>44</sup> ». Non loin du principe de transcendance développé par Simone de Beauvoir, le concept d'agentivité féministe, formulé sur la base d'une prise de conscience par la femme de son déracinement, a pour but ultime l'articulation d'une parole, voire d'une action de femme affranchie de l'univers féminin contraignant imaginé par les hommes. Suivant cette formule, nul doute que l'incrédulité typiquement radicale de Sara et d'Iana à l'endroit des clichés patriarcaux sur la féminité soit éminemment favorable à leur quête d'autonomie; leur aptitude à reconnaître et à juger le système social des sexes faisant foi d'une reproduction de l'étape du regard initiant le processus d'agentivité.

### **1.5 Les héroïnes romanesques de jeunesse et la maternité : critique, distanciation, négation**

Si les jeunes protagonistes ont d'abord l'occasion d'aiguiser leur sens critique à partir des critères de beauté imposés aux femmes sous le régime patriarcal, c'est également par le biais de la symbolique maternelle que celles-ci témoignent de leur lucidité en regard du patriarcat. Ainsi, dans le prolongement de leur conscience féministe radicale, les héroïnes reprennent à leur compte une problématique maternelle dont se réclame tout particulièrement la pensée de la spécificité. En effet, il y a lieu de croire que les propos que tiennent les personnages féminins sur la symbolique maternelle fassent écho à une pensée qui récuse la charge patriarcale de la maternité traditionnelle. Qu'elles portent un regard critique sur la condition faite aux femmes à travers l'enfantement, qu'elles refusent l'expérience maternelle ou se distancient de la mère conditionnée, les

---

<sup>44</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 33.

filles dépeignent la maternité comme un lieu de discours foncièrement asservissant pour la femme.

Iana Lebel fait partie de celles qui se montrent sensibles à l'évaluation des contraintes associées à la maternité. Face à un demi-frère qui se plaît à banaliser la maternité, celle qui se qualifie de « féministe endurcie » (*UD*, 97) est parfaitement en mesure d'argumenter sur les enjeux réels d'une grossesse :

Tu ne traîneras jamais avec toi une bedaine pendant neuf mois de temps, sauf en cas d'obésité. Et même là, ce n'est pas comparable. Ce n'est pas toi qui vas te réveiller en plein milieu de la nuit parce que le bébé bouge trop. Ce n'est pas toi qui vas interrompre tes activités pour une urgence pipi parce que ta vessie sera trop comprimée et ce n'est surtout pas toi qui vas hurler de douleur pendant l'accouchement. Vous avez le beau rôle, vous, les gars. Hop! Dans le lit et c'est fini. C'est nous, les femmes, qui avons le trouble ensuite (*UD*, 96-97).

En dépit d'une fascination certaine pour la gestation, Iana sait pertinemment que l'expérience maternelle n'est pas aussi idyllique que ne le prétendent les hommes. Par le fait même, l'adolescente se rallie à un propos typiquement beauvoirien qui s'en prend à la magnification patriarcale de l'expérience maternelle : « on répète à la femme depuis son enfance qu'elle est faite pour engendrer et on lui chante la splendeur de la maternité; les inconvénients de sa condition –règles, maladies, etc.– l'ennui des tâches ménagères, tout est justifié par ce merveilleux privilège qu'elle détient de mettre des enfants au monde<sup>45</sup> ». Tout se passe donc comme si Iana ramenait à la surface les implications concrètes de la maternité afin de démystifier une tromperie patriarcale visant à assurer l'engagement des femmes dans une destinée biologique limitatrice.

---

<sup>45</sup> Simone de BEAUVIOR, *Le deuxième sexe*, tome II, p. 299-300.

Des considérations semblables poussent Marie-Lune Dumoulin-Marchand<sup>46</sup>, dans *Les grands sapins ne meurent pas*, à refuser d'assumer son rôle de mère. Bien que sa vision du sexe masculin ne laisse en aucun cas présager une conscience féministe radicale<sup>47</sup>, la décision de l'adolescente de quinze ans de se départir de son bébé par l'entremise de l'adoption fait montrer de sa connaissance des effets de la maternité sur l'existence des femmes. Non seulement Marie-Lune appréhende-t-elle les changements physiques associés à une grossesse, mais elle envisage l'expérience maternelle comme une entrave à ses projets d'avenir. La jeune fille a l'occasion de défendre ce point de vue dans le cadre d'une discussion avec Antoine, le père de son enfant : « Mais je veux aller au cégep. Et à l'université. Je veux être journaliste... Tu le sais. Je veux faire des grands reportages en Afrique et en Amérique latine. Me vois-tu interviewer les descendants mayas avec un bébé dans les bras? » (GS, 22). Redoutant la servitude développée à l'endroit de l'enfant, Marie-Lune « regard[e] avec hostilité ce petit individu étranger qui menace [sa] chair, [sa] liberté, [son] moi tout entier<sup>48</sup> ». En sacrifiant son expérience de mère plutôt que ses réalisations professionnelles, l'adolescente s'inscrit enfin dans une problématique qui dénonce à la fois la primauté de l'expérience maternelle dans la vie des femmes et la réclusion des mères dans la sphère privée.

<sup>46</sup> Dominique DEMERS, *Un hiver de tourmente* (1992), Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + » (réédité chez Québec/Amérique en 1998), *Les grands sapins ne meurent pas* (1993), *Ils dansent dans la tempête* (1994), Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse ». Désormais, les références à ces ouvrages seront indiquées par les sigles *HT*, *GS* et *DT*, suivis de la page, et placés entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>47</sup> Contrairement à Sara et Iana qui manifestent un mépris face aux regards masculins qui choisissent le sexe féminin, Marie-Lune refuse de considérer les garçons comme des « prédateurs sexuels ».

<sup>48</sup> Simone de BEAUVIOR, *Le deuxième sexe*, tome II, p. 321.

Tandis que Marie-Lune voit dans la maternité « une menace contre l'intégrité de sa précieuse personne<sup>49</sup> », Sara Lemieux envisage la mère traditionnelle comme un modèle féminin réducteur. Le regard critique que pose la fille de douze ans sur sa génitrice dès l'ouverture de la série laisse déjà entrevoir une relation conflictuelle. Si, en tant que présidente directrice générale d'une compagnie de cosmétiques, Solange incarne assurément la réussite des femmes dans la sphère publique, l'importance majeure qu'elle accorde à la coquetterie trahit aux yeux de Sara son conditionnement sexuel. Consciente du jeu auquel la femme doit se prêter pour répondre au stéréotype de la féminité, la jeune protagoniste observe avec irritation l'attitude maternelle : « Un million de petits pots de crème : pour chaque heure du jour et de la nuit, pour chaque petit recoin de la peau. Je vous garantis qu'elle en met du temps à composer le visage de ses rêves, à mettre en évidence ses beaux grands yeux pers » (LB, 80). Il s'agit ici d'un propos qui, à n'en pas douter, vise à identifier une pratique où on abdique la liberté des femmes. De toute évidence, Sara se joue de l'acharnement de sa mère à reproduire un idéal de beauté féminine qui encourage les femmes à se constituer en objet passif de contemplation.

Comme l'indique Lucie Guillemette<sup>50</sup>, c'est par le truchement de l'intertextualité que Sara manifeste concrètement son désaccord avec les clichés féminins entretenus par Solange. Ainsi la narratrice nous présente-t-elle une mère privilégiant la lecture des *Petites filles modèles*<sup>51</sup> de Sophie de Ségur et des *Filles de Caleb*<sup>52</sup> d'Arlette Cousture,

<sup>49</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe*, tome II, p. 302.

<sup>50</sup> Lucie GUILLEMETTE, « Figures de l'adolescente et palimpseste féminin : la série d'Anique Poitras », *Canadian Children's Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, n° 103, vol. 27 :3, 2001, p. 44-63.

<sup>51</sup> Sophie de SÉGUR, *Les petites filles modèles* (1858). De la même auteure : *Les vacances* (1859) et *Les malheurs de Sophie* (1864).

<sup>52</sup> Arlette COUSTURE, *Les filles de Caleb*, Montréal, Québec/Amérique, 1985 (tome 1) et 1986 (tome 2).

véhicules par excellence du conformisme féminin. Pensons aux héroïnes de Cousture qui, évoluant dans un contexte peu favorable à l'émancipation féminine durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, illustrent une pensée traditionnelle qui exhorte la femme à respecter, même dans la sphère publique, sa tâche fondamentale : le soin des autres et l'éducation des enfants. Réfractaire à toute définition figée du sexe féminin, Sara s'oppose visiblement à cette représentation de la femme véhiculée par sa mère et formule son dissensément de la façon suivante : « *Les petites filles modèles* de la comtesse de Ségur. Elles avaient captivé ma mère lorsqu'elle était enfant, je les ai toujours boudées » (CÉ, 83). En revanche, c'est au roman *Les quatre filles du docteur March*<sup>53</sup> de Louisa May Alcott que Sara s'identifie. Il s'agit d'un roman rendu célèbre en vertu de Jo, l'héroïne qui dénonce les comportements qui « suscitent des rapports d'inégalité entre filles et garçons<sup>54</sup> ». Non seulement les deux protagonistes trouvent-elles, aux dires de Guillemette, des intérêts communs dans le théâtre et l'écriture, mais elles arborent le même scepticisme à l'endroit des images sociales dominantes, notamment celle de la beauté qui contribue à désincarner le corps de la femme et soutient une conception binaire des sexes. Au même titre que Jo dit avoir « horreur des chochottes<sup>55</sup> », Sara avoue, à l'encontre d'une mère qui fait de l'apparence une véritable « obsession », ne s'être « jamais arrêtée à ÇA [sic], la beauté » (LB, 80). Il importe ici de préciser la valeur particulière accordée à la figure maternelle en regard du développement de l'agentivité chez la fille. « En effet, comme elle est la première à enseigner à sa fille la performance

<sup>53</sup> Louisa May ALCOTT, *Les quatre filles du docteur March*, traduit de l'anglais par Paulette Vielhomme-Calais, Paris, Gallimard, 1988.

<sup>54</sup> Lucie GUILLEMETTE, *op. cit.*, p. 48.

<sup>55</sup> Louisa May ALCOTT, *op. cit.*, p. 12. Lucie Guillemette note que la traduction de Godoc de cet énoncé (« les petites filles coquettes qui ne cessent de se pavanner ») exprime encore plus clairement la signification des paroles de Jo March contenues dans la version originale.

appropriée pour son genre sexuel (*gender*), la mère joue un rôle très important dans la transmission des impératifs sociaux concernant le contrôle corporel et l'apparence physique des femmes<sup>56</sup> ». Par conséquent, « [s]’il advient que la mère soit elle-même figée dans son rôle traditionnel et qu’elle soit dévaluée en tant que femme, il sera encore plus difficile pour la fille de se poser en sujet et d’atteindre une certaine autonomie, la liberté et le désir étant traditionnellement considérés comme des domaines masculins<sup>57</sup> ». C’est ainsi que, considérant un modèle maternel qui ne répond pas au principe d’autodétermination auquel aspire le sujet en quête d’agentivité, Sara refuse l’identification; les standards de la féminité positionnant le corps féminin comme objet du désir et non comme sujet désirant.

Atteinte d’un cancer, Solange s’éloigne peu à peu des conventions sociales entourant la femme. Bien que la maladie renverse le rapport hiérarchique entre Sara et sa mère, ce n’est qu’après la mort de cette dernière que l’adolescente pourra se diriger vers un mode de représentation autonome. « Perdre sa mère, ça oblige à grandir, vite, très vite » (CÉ, 103), nous dit Sara dans le premier tome de *La chambre d’Éden*. Tout se passe effectivement comme si le décès de Solange permettait à Sara d’évoluer de façon notable dans la construction d’une identité qui lui soit propre. En ce sens, le détachement de la mère –sans pour autant être souhaité par la fille– semble comporter les vertus émancipatrices du matricide. En mourant, Solange emporte avec elle les tares de la féminité. Conséquemment, Sara est dégagée d’une lignée féminine répressive pour être placée en contrepartie sur le chemin de l’autodétermination.

---

<sup>56</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 32.

<sup>57</sup> *Id.*

En somme, les pratiques féministes qui animent les représentations romanesques amènent ces dernières à poser un regard éclairé sur la condition de la femme. Tel que le suggère la pensée féministe radicale, Sara Lemieux, Iana Lebel et Marie-Lune Dumoulin-Marchand mettent en question la légitimité du rôle sexuel de la femme élaboré selon un ordre patriarcal qui cautionne la subordination du féminin au masculin, et reproduisent par la même occasion l'étape fondamentale du processus d'agentivité : le regard. Comme le souligne Jacinthe Cardinal, [l]e regard devient une forme de contrôle en ce qu'il permet l'expérience des contraintes et de l'existence des autres, de même [que] la prise de position du sujet au sein de ces contraintes<sup>58</sup> ». Si l'attention que portent les filles de la fiction aux critères de beauté imposés aux femmes leur permet déjà de faire l'expérience des contraintes associées au rôle patriarcal de la femme, la symbolique maternelle se pose également pour elles comme un lieu privilégié d'observation du contrôle exercé par le patriarcat sur l'existence des femmes. À l'instar des penseuses de la spécificité, les jeunes protagonistes constatent que la maternité traditionnelle renvoie une image dépréciée de la vie des femmes. Qu'elles mettent en lumière les contraintes physiques associées à la gestation (Iana), la menace que représente l'expérience maternelle pour l'intégrité du sujet féminin (Marie-Lune) ou la charge patriarcale de la mère traditionnelle (Sara), elles dépeignent la maternité comme un lieu de discours fondamentalement asservissant pour la femme. Témoignant ainsi du passage des adolescentes à une perspective informée de la condition féminine, les réflexions suscitées par l'univers maternel laissent croire que celles-ci peuvent aspirer à un rapport au monde qui ne soit plus déterminé par les poncifs et les idées reçues d'une pensée totalisante. Reste à voir dans quelle mesure les approches féministe et postmoderne de la problématique maternelle permettent d'aller plus avant

<sup>58</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 33.

dans la description de la quête d'autodétermination des trois figures féminines, illustrant tour à tour leur investissement des champs de la parole et de l'action.

## CHAPITRE II

### LE FÉMINISME DE LA FÉMELLÉITÉ : LA SYMBOLIQUE MATERNELLE RÉINVENTÉE

Passer à une autre époque ne peut se faire par la simple négation de ce qui existe<sup>1</sup>.

Au cours des années 1980, la théorie féministe radicale perd de son autorité. Sans mettre en question l'efficacité du projet radical quant à la mise au jour des lieux institutionnalisés de l'oppression féminine, plusieurs féministes croient que l'extrémisme de sa réaction, plus particulièrement contre la maternité dans le cadre du courant de la spécificité, s'éloigne des objectifs réels du mouvement des femmes. Pour les unes, la dimension « négativante<sup>2</sup> » de son approche de l'expérience maternelle donne l'impression que la thèse radicale accorde peu de place aux préoccupations concrètes des femmes ordinaires. La logique dualiste à laquelle se butte la pensée de la spécificité –ou bien la maternité/ou bien l'autonomie– n'est pas sans laisser dans l'impuissance, voire marginaliser, les femmes qui choisissent de devenir malgré tout des mères. Pour les autres, les attaques radicales contre la maternité posent non seulement le problème de

---

<sup>1</sup> Luce IRIGARAY, *Je, tu, nous : pour une culture de la différence*, Paris, Grasset, 1990, p. 27.

<sup>2</sup> Francine DESCARRIES, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens » dans *La sociologie face au troisième millénaire*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 191.

l'exclusion des mères de la problématique de libération mais occultent toute réflexion constructive sur l'identité féminine. Plus encore, « elles soupçonnent que l'insistance radicale à désigner la famille et le maternage comme lieux de l'oppression économique, sexuelle et psychique des mères mènera, à l'instar de la pensée rationaliste moderne, à l'effondrement de l'éthique féminine<sup>3</sup> ». Car si, pour les féministes radicales, le refus de la maternité se pose comme une avenue privilégiée de contestation du rôle féminin traditionnel, il apparaît plutôt aux yeux de quelques unes comme une voie qui incite les femmes à occulter les potentialités propres à leur sexe pour adopter en revanche le « modèle masculin du soi<sup>4</sup> ».

La conscience de « ghettoiser » les mères et de gommer par le fait même tout un pan de l'expérience féminine incite donc nombre de féministes à donner au mouvement de libération des femmes un « second souffle<sup>5</sup> ». Persuadées, à l'instar de Betty Friedan, que les « véritables possibilités du pouvoir des femmes ne pourront être atteintes qu'en transcendant la fausse polarisation entre l'égalité et la famille<sup>6</sup> », elles « jette[nt] un pont entre un radicalisme dénonciateur et un modèle égalitariste réducteur afin de se réapproprier leur expérience de mère et la problématiser dans une certaine cohérence par rapport à leur vécu individuel et collectif<sup>7</sup> ». Au refus des militantes radicales de s'identifier à un destin maternel empreint de passivité et de soumission à l'ordre patriarcal se juxtapose alors une théorie féministe articulée autour du potentiel subversif des valeurs associées à la maternité. Pour les tenantes de ce nouveau courant, appelé

<sup>3</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 195.

<sup>4</sup> Sara RUDDICK, citée par Francine Descarries, *ibid.*, p. 196.

<sup>5</sup> Betty FRIEDAN, *Femmes: le second souffle*, traduit de l'anglais, Paris, Hachette, 1982.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>7</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 193.

« féminisme de la fémelléité<sup>8</sup> », rien ne sert de rejeter avec violence la maternité; il s'agit en revanche de « refuser la non-reconnaissance de la mère sur laquelle repose [la] culture et de s'ouvrir vraiment à la subjectivité maternelle<sup>9</sup> » car, estiment-elles, la quête de liberté et d'autodétermination des femmes ne peut se réaliser que par la reconnaissance, la valorisation et l'exploitation du pouvoir de la spécificité féminine.

## 2.1 La différence

Une véritable libération de la femme implique un changement de la pensée elle-même; réintégrer ce que l'on appelle l'inconscient, le subjectif, l'émotionnel, dans le structural, le rationnel, l'intellectuel [...]<sup>10</sup>.

Dans le cadre des discussions fémelléistes à propos du besoin pour les femmes de reconnaître et d'exploiter les potentialités féminines, certaines théoriciennes –parmi lesquelles l'Américaine Carol Gilligan<sup>11</sup> se fait la chef de file– choisissent d'axer plus particulièrement leurs réflexions sur le concept de différence. S'accordant pour dire que l'oppression des femmes réside moins dans le confinement des mères à la sphère privée que dans la discrédition sur le plan social des valeurs et des expériences féminines liées au « domaine de l'intimité et du domestique<sup>12</sup> », elles souhaitent donner, ou redonner une portée culturelle à cette « “voix différente” des femmes<sup>13</sup> » que le système patriarcal a

<sup>8</sup> L'expression est de Francine Descarries, *op. cit.*

<sup>9</sup> Lori SAINT-MARTIN, *Le nom de la mère: mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Montréal, Nota bene, 1999, p. 35-36.

<sup>10</sup> Adrienne RICH, *Naître d'une femme : la maternité en tant qu'expérience et institution*, traduit de l'anglais, Paris, Denoël/Gonthier, 1980, p. 77.

<sup>11</sup> Carol GILLIGAN, *Une si grande différence*, traduit de l'anglais, Paris, Flammarion, 1986.

<sup>12</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 197.

<sup>13</sup> *Id.*

condamnée au silence. Mieux, elles entendent « lui conférer un caractère paradigmatic<sup>14</sup> ».

Alors que la société patriarcale accorde la prééminence aux modes de pensée et aux expériences relevant de l'univers masculin, les chantres de la différence soutiennent que les femmes « seraient porteuses d'une culture autre, d'un nouveau projet social<sup>15</sup> » qu'il importe de prendre en compte pour parvenir à une représentation plus équitable de l'expérience humaine. Prenant comme point de départ l'assignation même des femmes au milieu familial et leur rôle de parent principal, elles postulent que le jugement moral au féminin relèverait « d'une éthique plus noble que celle des hommes, puisque fondé sur la "sollicitude" et des relations concrètes avec autrui [...]»<sup>16</sup>. Dans son étude portant sur le développement de l'identité et de la conscience morale féminine, Carol Gilligan rapporte que la responsabilité qui revient aux femmes de soigner et d'éduquer les enfants influence de façon notable la formation de leur personnalité, si bien que l'altruisme maternel devient pour elles un indicateur de force et d'intégrité, de même qu'un principe directeur suivant lequel elles abordent les problèmes survenant dans la société. Réciproquement, les filles s'identifient à leur mère et forgent leur identité et leur rapport au monde à partir des valeurs qui dérivent du modèle maternel altruiste : « "donner de soi-même", "aider", "être gentille", "ne pas nuire"»<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 197.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>16</sup> *Id.*

<sup>17</sup> Carol GILLIGAN, *op. cit.*, p. 242.

Mais ce qui importe de souligner, c'est que de l'avis des penseuses de la différence, cette dimension affective et relationnelle de l'*ethos* féminin, trop souvent subordonnée « à la reconnaissance abstraite et rationalisée des droits, caractéristique de l'éthique masculine<sup>18</sup> » devrait, au contraire, constituer le fondement même d'une société créatrice et libératrice. En rupture avec l'univers masculin épris de rationalité instrumentale, leur manière d'être et d'agir, leur sensibilité à l'égard des besoins et du bien-être des autres, « poussent les femmes à tenir compte des voix autres et à inclure dans leur jugement des points de vue différents<sup>19</sup> ». Voilà ce qui pousse les féministes de la différence à croire que la primauté d'une telle éthique aurait le grand mérite d'ouvrir la voie à « une vie moins violente et à une maturité d'interdépendance et de sollicitude<sup>20</sup> ».

## 2.2 La critique psychanalytique et littéraire

La mère moderne dit : je suis un corps sexué qui parle<sup>21</sup>.

Tandis que les tenantes nord-américaines de la différence cherchent à contrer la discrédition sociale des valeurs et des expériences propres aux femmes en conférant des qualités culturelles exemplaires à l'éthique féminine à l'œuvre dans le domaine du maternage, du côté de la France, les auteures rattachées à la critique psychanalytique et littéraire (ou féministes « *gynocentristes*<sup>22</sup> ») s'intéressent quant à elles aux « dimensions

<sup>18</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 197.

<sup>19</sup> Carol GILLIGAN, *op. cit.*, p. 35.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>21</sup> Monique LARUE, « La mère, aujourd'hui », *La nouvelle barre du jour*, n° 116, 1982, p. 54.

<sup>22</sup> Iris Marion YOUNG, citée par Francine Descarries, *op. cit.*, p. 197.

symbolique et métaphorique de l'expérience maternelle<sup>23</sup> ». Fatiguées de voir la subjectivité et l'imaginaire féminins étouffés par la culture phallocentrique et son discours qui chosifie le sexe féminin, elles sont à la recherche d'un langage à travers lequel les femmes pourraient véritablement s'identifier et affirmer la plénitude de leur corps sexué.

Pour abstraire le corps sexué féminin d'une logique patriarcale objectivante et castratrice, pour retrouver « l'Absente du langage<sup>24</sup> », les penseuses de la critique psychanalytique et littéraire croient en la nécessité d'élargir le sens de l'existence des femmes. À l'exemple de Luce Irigaray, elles insistent sur le fait que la maternité ne revient pas uniquement à la procréation et s'engagent dans une démarche visant la résurgence de l'expression esthétique de l'expérience maternelle :

Nous mettons au monde autre chose que des enfants, nous procréons et créons autre chose que des enfants : de l'amour, du désir, du langage, de l'art [...] Mais cette création, cette procréation, nous a séculairement été interdite et il faut que nous nous réapproprions cette dimension maternelle qui nous appartient, en tant que femmes<sup>25</sup>.

Leur projet prend la forme « d'une écriture du langage du corps<sup>26</sup> » où « [l]a maternité y devient acte de création et [où] l'accent est mis sur le potentiel procréateur-créateur des femmes comme source de pouvoir et d'identité<sup>27</sup> ». Est-il besoin de préciser que la métaphore dont il est ici question, puisqu'elle introduit l'idée de la réalisation d'un soi féminin à la fois « nature » et « culture », vise à transcender la politique d'abstraction de l'esprit des femmes caractéristique de la tradition patriarcale : « [a]ux femmes les enfants

<sup>23</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 197.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>25</sup> Luce IRIGARAY, *Le corps-à-corps avec la mère*, Montréal, Les éditions de la pleine lune, 1981, p. 27-28.

<sup>26</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 198.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 197-198.

de la chair, aux hommes ceux de l'esprit [...]<sup>28</sup> ». Aussi la métaphore gynocentriste prend-t-elle son importance comme langage de libération en ce qu'elle investit la biologie féminine d'un pouvoir d'autodétermination. Représenté comme un foyer d'écriture, l'utérus y devient en effet l'« enjeu d'une subjectivité féminine s'éprouvant et s'identifiant elle-même<sup>29</sup> », d'une subjectivité féminine libre non seulement de créer, mais peut-être aussi de *se créer*<sup>30</sup>.

### 2.3 La généalogie féminine

La relation mère/fille, fille/mère, constitue un noyau extrêmement explosif dans nos sociétés. La penser, la changer, revient à ébranler l'ordre patriarcal<sup>31</sup>.

Bien qu'elles privilégient des postures théoriques fort différentes, les deux tendances du féminisme de la féminalité que nous venons d'évoquer se rejoignent néanmoins dans leurs efforts pour « contrecarrer l'acculturation des femmes à un mode de pensée qui les exclut, à un langage et un imaginaire qui leurs sont étrangers [...] »<sup>32</sup>. De fait, l'une et l'autre estiment que le système patriarcal procède de la discrédition des savoirs spécifiques des femmes et de la singularité féminine, alors qu'elles considèrent l'importance de revaloriser et de promouvoir la différence des femmes, en l'occurrence le territoire et l'imaginaire féminin-maternels. À cet effet, l'une et l'autre mettent également au jour l'importance de rétablir un rapport de réciprocité entre mères et filles, un espace

<sup>28</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 31.

<sup>29</sup> Luce IRIGARAY, *Je, tu, nous : pour une culture de la différence*, p. 73.

<sup>30</sup> Nous reviendrons plus loin sur l'importance accordée à la créativité en ce qui a trait au développement de l'agentivité féminine.

<sup>31</sup> Luce IRIGARAY, *Le corps-à-corps avec la mère*, p. 86.

<sup>32</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 200.

de partage et de renouvellement perpétuel des valeurs symboliques rattachées au corps des femmes. Bref, un lieu d'échange au sein duquel mères et filles participeraient, ensemble, à l'élaboration d'un ordre culturel féminin. Luce Irigaray abonde en ce sens lorsqu'elle affirme :

Je pense qu'il est nécessaire aussi, pour ne pas être complices du meurtre de la mère, que nous affirmions qu'il existe une généalogie de femmes. Généalogie de femmes dans notre famille : après tout, nous avons une mère, une grand-mère, une arrière grand-mère, des filles. Cette généalogie de femmes, étant donné que nous sommes exilées (si je puis dire) dans la famille du père-mari, nous l'oubliions un peu trop, voire nous sommes amenées à la renier. Essayons de nous situer pour conquérir et garder notre identité dans cette généalogie féminine<sup>33</sup>.

Il ne s'agit donc plus ici de condamner, à la manière radicale, une filiation maternelle vouée à la répétition d'un idéal féminin de passivité. Il s'agit au contraire pour les filles de renouer avec la mère, de reconnaître à travers elle (et en elles-mêmes peut-être aussi puisque « [t]oute femme est potentiellement mère<sup>34</sup> ») la source d'une vision morale libératrice et un modèle de créativité. Mais surtout, il s'agit pour les filles de travailler avec leurs mères à ce que sorte de l'ombre patriarcale et émerge au grand jour la voix de la différence. Là réside une condition indispensable à l'émancipation des femmes de l'autorité des pères<sup>35</sup>.

## 2.4 Une voix pour la mère

Écrivaine, on peut célébrer sa mère, la remettre au monde par le biais de l'écriture, la donner à voir à tous sous sa forme idéale : généreuse, belle douée<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> Luce IRIGARAY, *Le corps-à-corps avec la mère*, p. 30.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>36</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 132.

Si la littérature québécoise au féminin des années 1970 a été le théâtre du procès de la « mère patriarcale<sup>37</sup> », celle des années 1980 est plutôt celui de la reconnaissance de la subjectivité maternelle. Dans la foulée des théories fémelléistes, nombreux sont les écrits de femmes qui accordent à la figure maternelle un espace narratif significatif. Songeons ici à des textes comme *Le premier jardin*<sup>38</sup> d'Anne Hébert dont toute l'intrigue nous dit « l'absence douloureuse de la mère<sup>39</sup> » et la remontée indispensable aux origines maternelles du monde. Pensons encore à des récits tels *La cohorte fictive*<sup>40</sup> de Monique Larue qui assimile écriture et maternité, inscrivant d'emblée le corps maternel dans l'ordre symbolique. Espoir de faire ressurgir une culture maternelle qui se terre, à l'image d'une pensée de la différence, célébration du pouvoir créateur des mères, suivant une métaphore qui prend forme au sein du courant gynocentrisme, voilà quelques-uns des thèmes privilégiés par les écrivaines québécoises au cours de la décennie 1980.

Il va sans dire que l'influence des théories fémelléistes n'est pas non plus sans faire advenir dans la littérature au féminin une perspective renouvelée du rapport à la mère. De même que les penseuses de la fémelléité prônent les bienfaits des retrouvailles entre mères et filles, moult récits québécois au féminin mettent en place de nouveaux modèles d'émancipation féminine liés de près à la symbolique maternelle. Selon Lori Saint-Martin, *Le bruit des choses vivantes*<sup>41</sup> d'Élise Turcotte demeure à cet égard un exemple fort concluant puisque la relation mère-fille s'y expose comme un espace d'échange et de valorisation des qualités et des aptitudes rattachées à l'univers féminin-maternel qui

<sup>37</sup> Nicole BROSSARD, *L'amère*, Montréal, Quinze, 1977, p. 24.

<sup>38</sup> Anne HÉBERT, *Le premier jardin*, Paris, Seuil, 1988.

<sup>39</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 181.

<sup>40</sup> Monique LARUE, *La cohorte fictive*, Montréal, L'Étincelle, 1979.

<sup>41</sup> Élise TURCOTTE, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991.

s'avère aussi vivifiant pour la grande femme que pour la petite. Telle la généalogie féminine revendiquée par Luce Irigaray, la mère et la fille s'appliquent, d'un commun accord, à cultiver les valeurs de créativité et de sollicitude propres à leur corps sexué. De ce point de vue, la relation mère-fille se présente sous une forme particulièrement heureuse puisqu'elle offre l'occasion privilégiée à chacune « d'énoncer le monde au féminin<sup>42</sup> », en dehors de l'autorité patriarcale.

## 2.5 Les héroïnes romanesques de jeunesse et la fémelléité

La vision fémelléiste de la problématique maternelle qu'assimile la littérature québécoise au féminin autour des années 1980 trouve manifestement sa place dans les récits destinés aux jeunes filles. S'il est vrai –comme il en a été question au premier chapitre de ce mémoire– que plusieurs d'entre eux abordent la question maternelle d'un point de vue radical, ils font aussi écho à une pensée féministe qui reconnaît l'importance de revisiter d'une manière davantage positive les lieux de la spécificité féminine. Aux côtés de la lucidité des jeunes protagonistes en regard des contraintes imposées aux femmes par la maternité traditionnelle, ces romans proposent une réflexion sur la symbolique maternelle comme source de savoirs féminins aux qualités émancipatrices.

Dans le cas des textes qui nous intéressent<sup>43</sup>, tout se passe comme si le constat d'un rôle sexuel limité et limitant devait inévitablement s'accompagner d'une

<sup>42</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 285.

<sup>43</sup> Dominique DEMERS, *Un hiver de tourmente* (1992), *Les grands sapins ne meurent pas* (1993), *Ils dansent dans la tempête* (1994). Anique POITRAS, *La lumière blanche* (1993), *La deuxième vie* (1994), *La chambre d'Éden*, tome 1 (1998), *La chambre d'Éden*, tome 2 (1998). Élyse POUDRIER, *Une famille et*

transformation des valeurs associées à la maternité. De fait, selon notre étude du parcours identitaire des héroïnes, les préoccupations relevant du féminisme de la fémelléité semblent s'inscrire directement dans la continuation de leur quête d'autodétermination. Alors que par le biais de leur lecture critique de la maternité patriarcale les filles de la fiction reproduisent la phase initiale du processus d'agentivité, le regard, c'est au cœur d'un rapport fémelléiste à la mère –ayant partie liée avec le renforcement de leur subjectivité– que les jeunes protagonistes franchissent l'étape de la parole.

### 2.5.1 De mères en filles : pour une culture de la différence

Après le « face à face avec la mère », voilà donc que les romans qui font l'objet de notre étude intègrent à leur propos un versant plus prospère de la problématique maternelle. En accord avec les idées lancées par les féministes de la fémelléité, ces fictions romanesques associent notamment le rapport à la mère à une force de changement. En ce sens, tant les trilogies de Dominique Demers et d'Anique Poitras que le récit d'Élyse Poudrier textualisent une approche de la relation mère-fille valorisant de façon positive la différence féminine. Dans ce contexte, l'identification à la mère devient alors pour les héroïnes particulièrement avantageuse. Car là où la figure maternelle accorde de l'importance à la voix féminine, « sa parole demeure vivante, et vivifiante pour la fille<sup>44</sup> ».

---

demie (2001). À l'exemple du premier chapitre de ce mémoire, les références à ces ouvrages seront désormais respectivement indiquées par les sigles *HT*, *GS*, *DT*, *LB*, *DV*, *CÉ*, *CÉ2* et *UD*, suivis de la page, et placés entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>44</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 160.

L'on a observé au chapitre précédent les efforts déployés par la protagoniste du récit *Une famille et demie* afin de démythifier la condition faite aux femmes par la maternité traditionnelle. Or, une toute autre conception de la maternité informe la relation qu'entretient Iana Lebel avec sa défunte mère<sup>45</sup>. D'une problématique maternelle franchement contestatrice, Poudrier déplace son héroïne au cœur d'un rapport mère-fille marqué de réciprocité. À elles seules, les ressemblances physiques qui se dessinent entre la mère et la fille ne peuvent manquer d'évoquer cette réalité : « Tu lui ressembles beaucoup. Les mêmes yeux rieurs, les mêmes cheveux bouclés, noirs, la même bouche moqueuse » (*UD*, 186).

Il faut cependant se reporter bien au-delà des préoccupations d'ordre physiologique pour constater que la mutualité mère-fille décrite dans le roman de Poudrier se fait des plus florissantes, alors que la mère devient complice de l'émancipation de la fille. Tout comme il importe aux féministes de la féminalité « d'amener les femmes à se définir elles-mêmes, à travers leur propre imaginaire, corporalité et expérience, plutôt qu'à travers le miroir déformant des normes et des références investies par le sujet masculin<sup>46</sup> », l'écrivaine fait de la problématique maternelle un thème par lequel s'élabore une généalogie au sein de laquelle est projetée au premier plan la différence féminine. C'est en cherchant à percer la signification d'un médaillon ayant appartenu à sa mère et sur lequel est reproduit l'intitulé d'une chanson de Paul Simon (*Le son du silence*<sup>47</sup>) qu'Iana découvre les bienfaits d'une éthique fondée sur

<sup>45</sup> La mère d'Iana, native de l'Égypte, est décédée alors que sa fille n'avait que trois ans.

<sup>46</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 199.

<sup>47</sup> Paul SIMON (Simon & Garfunkel), "The Sound of Silence", Album *Sounds of Silences*, Colombia, 1966.

la sollicitude. Non sans rappeler les qualités et les aptitudes propres au corps féminin sexué célébrées par les penseuses de la féminilité, l'intertexte auquel renvoie le legs maternel insiste sur l'importance de se mettre à l'écoute des autres et permet à l'adolescente de faire l'expérience de la portée libératrice d'un comportement plein de compassion.

C'est à la lumière de sa compréhension de la morale véhiculée par les paroles de Paul Simon qu'Iana prend conscience du manque de communication à la source de sa relation conflictuelle avec sa belle-mère et propose à cette dernière de revoir leurs rapports sous un angle plus altruiste :

Il faut s'assurer que l'autre a bien compris notre point de vue et qu'on a bien compris le sien. C'est primordial pour se comprendre comme il faut. Comme l'a si bien dit Paul Simon dans sa chanson, trop de gens parlent pour parler et entendent ce qu'ils veulent bien entendre. Il faut crever l'abcès, briser le silence avant qu'il nous étouffe. Autrement, on passerait notre vie à tenter d'interpréter le sens des paroles d'un autre lorsqu'il suffisait simplement de l'écouter... (UD, 199).

Selon ce raisonnement, il y lieu de croire que la filiation maternelle amène la jeune protagoniste à effectuer un pas de plus vers l'agentivité. Comme le souligne Jacinthe Cardinal, seul l'accès à la parole ou à la subjectivité peut « amener le sujet à se créer une réponse au monde et à se construire une identité propre<sup>48</sup> ». En ce sens, le bien symbolique associé à la mère favorise incontestablement le cheminement de l'adolescente vers un mode de représentation autonome. Car dès lors qu'Iana s'en réfère au principe de sollicitude lié à l'héritage maternel pour aborder le conflit avec sa belle-mère, elle se fait la porte-parole d'une éthique que les penseuses de la différence associent de façon exclusive au féminin, de sorte que c'est aussi sa propre subjectivité

---

<sup>48</sup> Jacinthe CARDINAL, *Suzanne Jacob et la résistance aux « fictions dominantes » : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*, M.A. (Études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2000, p. 5.

qu'elle donne à entendre. Mieux, elle affirme sa différence, voire son appartenance à une spécificité féminine qui s'articule en marge de la logique patriarcale.

On observe un phénomène analogue chez Anique Poitras qui propose au sein de sa trilogie pour un lectorat adolescent une vision de la problématique maternelle de laquelle découle l'affirmation de la subjectivité de la fille. Bien que nous ayons illustré, dans le cadre de notre chapitre consacré à la posture radicale des représentations romanesques, le refus de Sara Lemieux de s'identifier à un modèle maternel de passivité, force est de constater que le rapport mère-fille dans la série *La lumière blanche* s'apparente en deuxième lieu à une généalogie féminine aux traits differentialistes. En ce sens, si la mort de Solange permet à Sara d'échapper à une lignée féminine répressive, elle résulte paradoxalement en une filiation, de femme en femme, d'une éthique qui encourage le dire au féminin.

L'approche de la mort pousse Solange à faire le point sur sa relation avec sa fille. Par l'entremise d'une bande enregistrée, celle-ci avoue ne s'être « jamais sentie à la hauteur dans [son] rôle de mère » (CÉ, 17). Soucieuse du bien-être de sa fille, elle souhaite la laisser en compagnie d'un modèle féminin qui puisse être profitable à son parcours identitaire. Voilà pourquoi, à son décès, Solange confie à Sara un livre qu'elle tenait elle-même de sa mère<sup>49</sup>. Il s'agit du *Journal d'Anne Frank*<sup>50</sup>, journal intime tenu par une jeune Juive pendant l'occupation allemande, soit de juin 1942 à août 1944. Si l'adolescente avait l'habitude de bouder les choix littéraires de sa mère, proclamant du

---

<sup>49</sup> La généalogie est ici tri-générationnelle.

<sup>50</sup> Anne FRANK, *Le journal d'Anne Frank*, traduit du hollandais, Paris, Gallimard, 1980.

coup son incrédulité à l'endroit des discours « où le sexe féminin est représenté comme étant naturellement soumis et obéissant<sup>51</sup> », l'intertexte constitue cette fois-ci « une marque de la filiation à laquelle s'identifie Sara<sup>52</sup> ». C'est en s'imprégnant du témoignage d'Anne Frank que Sara trouve d'abord le courage nécessaire pour affronter la perte de sa mère. Mais c'est également à la lecture du récit de la jeune Juive qu'elle se découvre une passion pour l'écriture intime. À l'exemple d'Anne Frank, Sara entame la rédaction de son propre journal : « J'ai lu le *Journal* d'Anne Frank [sic]. Cette fille de mon âge est morte à quinze ans dans un camp de concentration pendant la Deuxième Guerre mondiale. C'est à cause d'elle que j'ai décidé de tenir mon journal moi aussi » (CÉ, 23), écrit Sara dans un feuillet portant la date du 2 juillet.

À la lumière de ces considérations, la tournure différente que prend le rapport à la mère dans la série *La lumière blanche* joue assurément un rôle primordial dans la quête d'autodétermination de son héroïne. Nul doute en ce sens que la filiation féminine qui découle de l'élan de sollicitude dont fait preuve Solange à l'aube de sa mort amène Sara Lemieux à franchir la deuxième phase menant à l'agentivité. De même que le souvenir associé à la mère engendre la prise de parole d'Iana Lebel, l'héritage maternel, en l'occurrence le *Journal d'Anne Frank*, dirige Sara vers une pratique à travers laquelle elle peut affirmer sa subjectivité. Tel que l'indique Lucie Guillemette, c'est de toute évidence « le besoin de *se dire*<sup>53</sup> [qui] demeure à l'origine de la pratique d'écriture chez Anne

<sup>51</sup> Lucie GUILLEMETTE, « Figures de l'adolescente et palimpseste féminin : la série d'Anique Poitras », *Canadien Children's Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, n° 103, vol. 27, n° 3, 2001, p. 49.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>53</sup> Nous soulignons.

Frank [...]<sup>54</sup> ». Il en va de même pour la protagoniste de Poitras qui trouve par la voie du journal intime une occasion idéale de livrer ses états d'âme. Comme le rappelle par ailleurs Jacinthe Cardinal, « l'écriture [...] constitue un site privilégié d'agentivité au féminin<sup>55</sup> ». Qu'est-ce en effet qu'écrire sinon qu'investir le langage en tant que *sujet* du discours? Et, conséquemment, qu'est-ce pour Sara que l'écriture intime sinon qu'un acte encore plus marqué d'affirmation de soi? Enfin, la venue de Sara à l'écriture est-elle d'autant plus révélatrice quant à son parcours vers l'agentivité qu'elle figure à la fois sa faculté de s'auto-définir et son dépassement d'une pensée patriarcale qui limite le champ d'action du féminin aux activités relatives à la corporalité, au détriment de celles liées à l'esprit. Bref, c'est en émergeant à l'écriture que Sara se réclame du droit d'être un *sujet pensant*.

### 2.5.2 De la procréation à la création

Dans sa trilogie mettant en scène la jeune Marie-Lune, Dominique Demers souscrit elle aussi à une représentation de la problématique maternelle comme source de l'émergence de la fille à l'écriture. On retrouve au sein de cette œuvre, et plus particulièrement dans les deux premiers romans, l'instauration d'une généalogie féminine qui suscite chez la jeune protagoniste le désir de se dire par la pratique scripturale et qui, par voie de conséquence, rend compte d'une étape cruciale dans le développement de son agentivité. Celle-ci s'exprime tout d'abord avec le renvoi intertextuel au pélican. C'est

---

<sup>54</sup> Lucie GUILMETTE, *loc. cit.*, p. 55.

<sup>55</sup> Barbara HAVERCROFT, citée par Jacinthe Cardinal, *op. cit.*, p. 6.

Marie-Lune qui, parcourant le récit *Le héron bleu*<sup>56</sup>, se remémore la figure d'un autre oiseau: « On aurait dit que j'avais déjà vu cet oiseau. Avant même d'ouvrir ce livre. Je connaissais un oiseau étrange et beau. Grand et émouvant. Mais ce n'était pas un héron. J'ai compris tout à coup. Mon oiseau à moi, c'était un pélican. Et je ne l'avais jamais vu, sauf dessiné par des mots » (HT, 51). Le texte poétique auquel réfère l'adolescente et au sein duquel on retrouve la figure du pélican est issu de *La nuit de mai*<sup>57</sup>, d'Alfred de Musset. Le poème écrit par Musset se veut un dialogue entre un poète et sa muse. Cette dernière tente d'inciter en vain le poète à la création. Elle fait alors appel à la figure du pélican (un père pélican n'ayant trouvé de nourriture pour assouvir l'appétit de ses enfants s'offre lui-même à eux en guise de repas) afin de le pousser à s'inspirer de ses propres tourments. Or, si Marie-Lune en connaît le contenu, c'est précisément parce que, lorsqu'elle était petite, sa mère prenait plaisir à lui en faire la lecture. Tout se passe alors comme si, telle la muse de Musset, Fernande recourait à la figure du pélican pour exhorter sa fille à l'écriture.

Cette idée d'une figure maternelle qui souhaite transmettre à sa fille la passion pour les mots se renouvelle quand, décédée des suites d'un cancer du sein, Fernande lègue à Marie-Lune trois lettres rédigées à l'intention de sa fille au fil de son expérience de mère. Vibrante illustration du besoin de la mère d'immortaliser par l'écrit l'amour et l'affection qu'elle porte à son enfant, ces lettres méritent une attention particulière puisqu'elles constituent certainement un bien symbolique auquel s'identifie Marie-Lune

<sup>56</sup> Cynthia VOIGT, *Le héron bleu*, traduit de l'anglais, Paris, Flammarion, coll. « Castor poche », 1989.

<sup>57</sup> *La nuit de mai* (1835) constitue le poème ouvrant le cycle des *Nuits* d'Alfred de MUSSET.

alors qu'elle fait à son tour « l'expérience déroutante de la maternité<sup>58</sup> ». L'influence du témoignage maternel sur le parcours identitaire de Marie-Lune se fait sentir lorsque, hospitalisée en raison d'une chute à cheval qui aurait bien pu lui coûter la vie, l'adolescente prend conscience de sa responsabilité envers le bébé qu'elle porte. D'une entrave à ses projets d'avenir, « l'enfant devient par la suite un narrataire de prédilection<sup>59</sup> » à qui Marie-Lune promet les plus grands soins : « Écoute, le moustique. Je ne sais pas ce que je ferai de toi après<sup>60</sup>, mais tu vas vivre. C'est promis. Je vais t'aider. À compter d'aujourd'hui, on est deux » (GS, 60). On aura déjà reconnu à travers cet extrait l'importance de l'identification à la mère dans la quête d'autodétermination de l'héroïne. Si l'on se reporte à nouveau aux idées relatives au féminisme de la différence, la manière dont Marie-Lune reproduit l'éthique maternelle faite d'altruisme et de compassion qu'il lui ait été donné de voir n'est effectivement pas sans constituer un acte non négligeable d'affirmation de sa spécificité de femme.

Mais l'effet salutaire de la reconnaissance maternelle sur la démarche identitaire de l'adolescente se fait encore plus lourd de sens alors que, marchant plus avant dans les traces de sa mère, Marie-Lune exprime le besoin de porter au niveau de l'écrit le sentiment de sollicitude qu'elle développe progressivement à l'endroit de son enfant. Et, fait d'autant plus évocateur, c'est dans un carnet offert par Fernande quelques années auparavant que l'héroïne choisit de s'adresser à son bébé : « Fernande m'avait offert ce

<sup>58</sup> Lucie GUILMETTE, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 162.

<sup>59</sup> *Id.*

<sup>60</sup> Dans cet épisode, Marie-Lune ne sait toujours pas quelle décision prendre quant à l'avenir de son bébé. Il faut s'en référer au deuxième tome de la série (*Ils dansent dans la tempête*) pour que soit confirmée l'hypothèse de l'adoption.

carnet fleuri trois ou quatre Noël plus tôt. Je l'avais trouvé trop joli pour en noircir les pages. C'est un journal personnel. À l'époque, toutes mes amies en possédaient un. Sylvie passait des siècles à consigner tous les détails de ses journées dans le sien. Sur la page de garde du mien, j'ai écrit : *Lettres à mon fœtus* » (GS, 87). Suivant le chemin tracé par sa mère, l'héroïne utilise donc sa propre maternité comme point de départ de l'écriture. Telle la métaphore procréation/création qui prend forme sous la plume des penseuses de la critique psychanalytique et littéraire, Marie-Lune assigne alors à l'expérience de l'intimité que représente sa grossesse une dimension non seulement éthique, mais esthétique<sup>61</sup>. N'ayant que faire d'une culture phallocentrique qui nie la plénitude du corps sexué féminin, l'adolescente de la fiction conçoit la maternité comme une expérience qui « *alimente* le travail de création au lieu de s'y opposer [...]»<sup>62</sup>. Aussi vient-elle par le fait même témoigner encore davantage de sa progression vers l'agentivité. Assimilant écriture et maternité, Marie-Lune se montre capable de prendre la parole ou d'investir le champ de la subjectivité et ce, à partir d'un système de références bien à elle.

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer que l'approche féministe du rapport mère-fille au cœur de laquelle sont plongées les héroïnes d'Élyse Poudrier, de Dominique Demers et d'Anique Poitras en dit long sur leur marche vers un mode de représentation autonome. Si, au moyen d'un déchiffrage radical de la symbolique maternelle patriarcale, les trois protagonistes traversent avec succès l'épreuve inaugurale de la triade regard-parole-action menant à l'agentivité, elles en franchissent à l'évidence

<sup>61</sup> Lucie GUILMETTE, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », p. 162.

<sup>62</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 251.

la seconde sous le signe de la réciprocité mère-fille. Chacune d'elles énonce en vertu de la filiation à la mère le désir d'investir le champ de la parole en tant que sujet à part entière. Dans le cas d'Iana Lebel, le phénomène se traduit par la légitimation, sur le plan des relations interpersonnelles, du principe de sollicitude lié à la spécificité des femmes. L'on a vu qu'en donnant voix à la différence féminine afin de résoudre le conflit avec sa belle-mère, Iana investit le discours depuis des repères propres aux femmes. Partant, elle renforce sa propre subjectivité. Chez Sara Lemieux et Marie-Lune Dumoulin-Marchand, le phénomène se traduit plutôt par l'écriture de soi. Sous l'influence maternelle, toutes deux se retrouvent devant le besoin de se dire en ayant recours à une pratique scripturale. Si l'acte d'écriture auquel s'adonnent les deux protagonistes atteste leur engagement dans la phase de la parole, l'on pourrait même le concevoir comme une action qui bouclerait la boucle de leur parcours vers l'agentivité. De fait, selon Jacinthe Cardinal, l'écriture, puisqu'elle « confère surtout à la femme qui écrit la possibilité de s'affirmer, de se découvrir et de s'inventer au-delà des interdits<sup>63</sup> », peut facilement se poser comme une manifestation concrète du passage à l'autodétermination. À l'instar du sujet écrivant, « [l]es agents sont des sujets qui créent et qui combinent des éléments de façon unique et expressive<sup>64</sup> ». Cependant, il importe de préciser que pour figurer véritablement à titre d'acte concret d'agentivité, l'écriture, ou la créativité, « nécessite [aussi] la présence d'un sujet constituant non déterminé par les contingences sociales<sup>65</sup> ». Cela dit, nous pensons que la pratique scripturale de Marie-Lune et de Sara se fait encore plus significative lorsqu'elle est précédée d'un recul par rapport aux normes de la société dans laquelle elles ont l'habitude d'évoluer. Nous verrons donc, dans le cadre du troisième et dernier

<sup>63</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 64.

<sup>64</sup> Susan HECKMAN, citée par Jacinthe Cardinal, *ibid.*, p. 33.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 33.

chapitre, de quelle façon, et toujours sous les bonnes grâces de figures féminines adjutantes, les héroïnes de Demers et de Poitras accèdent au déconditionnement social essentiel à une action féminine véritablement émancipée des conventions patriarcales. Nous nous attarderons alors aux actes de création qui émanent de la « retraite sociale » de Marie-Lune et de Sara. Nous aurons également l'occasion d'observer semblable manifestation chez Iana qui, isolée en plein cœur de l'Égypte, débute une correspondance avec son amoureux.

## CHAPITRE III

### LA FIN DES IDÉAUX MODERNES : LA SINGULARITÉ FÉMININE

[N]ous vivons un temps où les oppositions rigides s'estompent, où les prépondérances deviennent floues, où l'intelligence du moment exige la mise en relief des corrélations et homologies<sup>1</sup>.

La fin des années 1980 paraît témoigner d'un essoufflement du mouvement féministe. L'histoire contemporaine en fait état avec ferveur : les femmes sont plutôt blasées des grands discours visant l'affranchissement du féminin. Selon l'Américaine Susan Faludi, ce phénomène est une conséquence directe de la « puissante contre-offensive pour annihiler les droits des femmes<sup>2</sup> » qui a cours à cette époque. Pourquoi les femmes devraient-elles poursuivre leur bataille quand les instigateurs de la « revanche antiféministe » leur disent à grands coups médiatiques qu'elles « ont déjà “tellement”<sup>3</sup> », interroge l'auteure. Mais surtout, comment peuvent-elles avoir toujours foi en un mouvement de libération qui les conduit, semble-t-il, à leur perte? Partout, constate Faludi, on accuse le féminisme d'être « responsable de tous les maux des

<sup>1</sup> Gilles LIPOVETSKY, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983, p. 114.

<sup>2</sup> Susan FALUDI, *Backlash : la guerre froide contre les femmes*, traduit de l'anglais, Paris, Des femmes, 1993, p. 20.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 11.

femmes, de leurs déprimes à leur faible taux d'épargne, du suicide des adolescentes aux problèmes de peau et d'anorexie<sup>4</sup> ». Partout on clame aux femmes : « vous avez enfin conquis la liberté et l'égalité, mais pour votre plus grand malheur<sup>5</sup> ». De ce point de vue, on peut aisément imaginer que maintes femmes puissent choisir de désavouer leur appartenance au féminisme afin de ne pas en être les « victimes ».

Pour d'autres, les transformations que subit le projet féministe à l'aube des années 1990 s'inscrivent avant tout dans le prolongement des idées postmodernes. Référant couramment à la définition lyotardienne de la condition postmoderne<sup>6</sup>, plusieurs théoriciennes, dont Micheline de Sève, stipulent que, dans un contexte marqué par « l'incrédulité à l'égard des métarécits<sup>7</sup> », « [l]a plupart [des féministes] sont réfractaires à toute position *a priori* qui tiendrait leur engagement pour acquis et qui, surtout, tendrait à les enfermer dans une vision unitaire de leurs modes d'interventions politiques<sup>8</sup> ». Dans un tel contexte, les grands projets collectifs par lesquels les féministes entreprennent de libérer les femmes sont sitôt perçus comme doctrinaires. « L'idéal démocratique du "même" à l'origine du courant du féminisme égalitaire se voit continuellement remis en question par la hantise du "pareil au même"<sup>9</sup> ». Le militantisme radical perd de son potentiel rassembleur. Même le féminisme de la fémelléité qui, dans son expression la plus excessive, procède « à un recouvrement entre féminin et maternité qui conduit

<sup>4</sup> Susan FALUDI, *op. cit.*, p. 13.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>6</sup> Jean-François LYOTARD, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>8</sup> Micheline de SÈVE, « Femmes, action politique et identité » dans *Critiques féministes et savoirs*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 23, 1994, p. 26.

<sup>9</sup> Francine DESCARRIES, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens » dans *La sociologie face au troisième millénaire*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 201.

immanquablement à une nouvelle conception de la féminitude du sujet-féminin à partir de sa seule identité maternelle<sup>10</sup> », en laisse plus d'une sceptique.

Les remarques de Gilles Lipovetsky<sup>11</sup> sur la particularisation des êtres à laquelle tend incessamment la société postmoderne demeurent aussi fort éclairantes pour comprendre le désintérêt des femmes en regard des idéaux féministes de la modernité. Aux dires du philosophe français, les sociétés qui répondent à l'appel postmoderne « tendent de plus en plus à rejeter les structures uniformes et à généraliser les systèmes personnalisés à base de sollicitation, d'option, de communication, d'information, de décentralisation, de participation<sup>12</sup> ». Âge de la consommation oblige, les références et les modèles se démultiplient. Les formules sociales à prétention universalisante s'effritent. La postmodernité, c'est « l'effacement progressif des grandes entités et identités sociales au profit non pas de l'homogénéité des êtres<sup>13</sup> » mais de « l'accentuation des singularités, [de] la personnalisation sans précédent des individus<sup>14</sup> ». Il est donc question du renversement des procédures œcuméniques au profit de la recherche de soi. Aussi en va-t-il de même pour le mouvement féministe qui, suivant les modulations de la culture postmoderne, se tourne progressivement vers le particulier.

---

<sup>10</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 200.

<sup>11</sup> Gilles LIPOVETSKY, *op. cit.*

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 161-162.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 155.

### 3.1 Vers un féminisme global ou postmoderne

[L']idéal d'autonomie individuelle est le grand gagnant de la condition post-moderne<sup>15</sup>.

Au gré des changements liés à la postmodernité, « [l']atteinte d'une unité dans la parole des femmes, de même que leur mobilisation autour d'une théorie commune, qui avait été perçue à l'origine comme l'enjeu théorique et militant du projet féministe, est donc de moins en moins une priorité<sup>16</sup> ». Dans la foulée d'une pensée postmoderne qui privilégie l'expression des singularismes, bien des féministes jugent inopportun de poursuivre un idéal de libération qui prétende rallier une majorité de femmes. Elles sont d'ailleurs nombreuses à reprocher aux thèses féministes de la modernité de passer sous silence « l'extrême variabilité des situations vécues par les femmes et des enjeux sociopolitiques qu'elles font surgir<sup>17</sup> ». Dans cet ordre d'idées, plusieurs sont d'avis que les postures féministes modernes servent surtout les intérêts des femmes hétérosexuelles blanches de classe moyenne, sans tenir compte des situations sociales et des cultures autres<sup>18</sup>.

Incrédules face aux revendications collectives, les féministes sont ainsi amenées à s'interroger de plus en plus sur les moyens d'étendre le projet de libération aux réalités multiples des femmes. Pour certaines, la nécessité de développer « une perspective

---

<sup>15</sup> Gilles LIPOVETSKY, *op. cit.*, p. 166.

<sup>16</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 202.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 202-203.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 202.

féministe solidaire, ou globale<sup>19</sup> », s'impose d'elle-même. Elles orientent alors davantage leurs réflexions vers les pouvoirs que possède toute femme de se construire comme sujet affranchi et émancipé. Dans sa version globale, ou encore postmoderne, « le féminisme ne se propose rien de moins, en effet, que d'ouvrir à chaque femme prise individuellement les voies d'expression de son autonomie, ce qu'aucune ne saurait réaliser sans prendre d'abord conscience d'elle-même, de ses aspirations et de ses possibilités<sup>20</sup> ».

Si, au-delà des appels à la coalition, le féminisme postmoderne répond à une demande plus impérative encore, celle de la liberté individuelle des femmes, il y lieu de croire qu'il donne également préséance à une thématique de la quête spirituelle qui avait été balayée à l'ère moderne au profit d'un rationalisme absolu. Yves Boisvert<sup>21</sup> mentionne à cet égard que le retour à une forme de transcendance est typique de la postmodernité. Selon ce dernier, il s'agit d'un phénomène qui n'a d'autre fondement que la chute postmoderne des grands discours : « Déstabilisés par l'effondrement des métarécits modernes et effrayés par le vertige du néant, les individus postmodernes reprennent le flambeau du questionnement sur les valeurs qu'ils doivent choisir afin d'orienter leur existence [...]<sup>22</sup> ». Comme l'indique par ailleurs Lipovetsky, bien qu'ils soient évidemment sceptiques par rapport aux croyances religieuses totalisantes, les êtres de la postmodernité redécouvrent néanmoins d'eux-mêmes « la vertu du silence et de la

<sup>19</sup> Francine DESCARRIES, *op. cit.*, p. 203.

<sup>20</sup> Micheline de SÈVE, *op. cit.*, p. 25.

<sup>21</sup> Yves BOISVERT, *À chacun sa quête: essais sur les nouveaux visages de la transcendance*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2000.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 5.

solitude, de la paix intérieure et de l'ascèse<sup>23</sup> », notamment dans les « retraites mystico-religieuses<sup>24</sup> » à caractère personnel. Détournés des repères moraux qui leur servaient jusque-là de guide dans l'orientation de leur existence, ils poursuivent une recherche de sens qui leur est propre. Besoin de se retrouver soi-même et de s'affirmer comme sujet de son destin, le « néo-mysticisme<sup>25</sup> » participe au cheminement identitaire de l'individu postmoderne.

De toute évidence, pareilles observations trouvent écho au sein d'un féminisme global qui en appelle de la singularité féminine. À en juger par les propos de Mary Daly<sup>26</sup>, il semble de fait que l'accès de chaque femme à l'autonomie ou, pour reprendre l'expression de la théologienne, à « l'intégrité originelle<sup>27</sup> », puisse se situer au niveau même de sa capacité de redécouvrir, dans une sorte de communion spirituelle, le noyau authentique de [son] “moi”<sup>28</sup> ». Car c'est bel et bien sur la « castration du SOI [sic] [...] que se fonde le Pouvoir patriarchal<sup>29</sup> », précise dans le même sens Claire Lejeune. Ce n'est qu'en revendiquant ce dont le patriarcat la prive, à savoir « sa mémoire sourcière<sup>30</sup> », que la femme peut aspirer à la plénitude identitaire. Sans une telle mémoire, elle demeure

---

<sup>23</sup> Gilles LIPOVETSKY, *op. cit.*, p. 168.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>26</sup> Mary DALY, *Notes pour une ontologie du féminisme radical*, traduit de l'anglais, Montréal, L'intégrale éditrice, 1982.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>29</sup> Claire LEJEUNE, « Du principe d'identité au principe de réciprocité », *De la différence : la question de l'autre* [Actes du colloque-réseau UQTR-UQAC-UQAR], Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1989, p. 40.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 39.

« impuissante à s'inventer un devenir. Impuissante à s'autogénérer comme s'autogérer, elle demeure dominable, gouvernable, taillable et corvéable à merci<sup>31</sup> ».

### 3.2 Le roman postmoderne au féminin ou l'écriture métaféministe

L'âge de la parole passe par le *je* de l'expérience concrète, singulière. Pour les créateurs contemporains, il n'est plus possible de se faire le porte-étandard d'un *nous* indifférencié<sup>32</sup>.

À l'exemple de plusieurs œuvres nourries par l'incrédulité à l'égard des grands discours, moult textes produits par des femmes confirment leur appartenance à un discours postmoderne alors qu'ils transposent des thématiques liées à la singularité féminine. Suivant le raisonnement inhérent au féminisme global, nombre de ces ouvrages, que l'on peut qualifier de « métaféministes<sup>33</sup> », font montre d'un repli des idéaux modernes de libération féminine. « Finies les luttes collectives, finis les appels à la solidarité [...] »<sup>34</sup>. Finis les textes à teneur radicale qui s'en prennent systématiquement à l'institution patriarcale de la maternité, de même que la recherche proprement fémelléiste d'un « langage-femme<sup>35</sup> » fondé sur l'imaginaire et l'éthique maternelles. De façon générale, les écrivaines qui s'identifient plus étroitement à la pensée postmoderne « ne disent mot du féminisme, voire prennent leurs distances par rapport à lui<sup>36</sup> ». Il en résulte

<sup>31</sup> Claire LEJEUNE, *op. cit.*, p. 40.

<sup>32</sup> Lise GAUVIN, citée par Lori Saint-Martin, *L'autre lecture : la critique au féminin et les textes québécois*, tome II, Montréal, XYZ, 1994, p. 162.

<sup>33</sup> L'expression est de Lori Saint-Martin, *ibid.*

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>35</sup> *Id.*

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 163.

un parcours identitaire décidément orienté vers l'unicité tandis que les rapports humains se cristallisent dorénavant dans les sphères du privé.

S'il faut assurément voir à travers l'écriture métaféministe une « [s]orte de déclaration d'indépendance par rapport à l'engagement politique, notamment par rapport au féminisme<sup>37</sup> », il serait injustifié de conclure que les écrivaines bannissent de leur discours romanesque la problématique de l'émancipation féminine. Au contraire, ces manifestations d'autonomie signifient plutôt que, suivant un projet postmoderne de libération des femmes, les auteures privilégient désormais la voie de la singularité. Loin de renier les victoires remportées par leurs aînées féministes, elles les intègrent tout naturellement dans leurs œuvres et les « font évoluer vers une quête plus personnelle, une réflexion sur les libertés individuelles et l'affirmation de soi<sup>38</sup> ». Il s'agit d'un signe parmi tant d'autres de la facture métaféministe de ces romans : l'aspiration à l'autonomie morale animant leurs figures féminines. Aussi, ces idées féministes venant ponctuer la représentation du parcours identitaire des personnages féminins font-elles rayonner une conception autre de la problématique maternelle où l'amitié féminine, en tant que relation de confiance orientant les protagonistes vers l'autodétermination, prend le pas sur la rivalité avec la mère ou la complicité mère-fille respectivement illustrées dans les récits à teneur radicale et fémelléiste. Notons également que, dans plus d'un cas, le thème de la démarche mystique que nous avons évoqué précédemment va de pair avec la recherche d'autonomie des protagonistes fictionnelles. Est représentatif de cette tendance le récit

<sup>37</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 164.

<sup>38</sup> Jacinthe CARDINAL, *Suzanne Jacob et la résistance aux « fictions dominantes » : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*, M.A. (Études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2000, p. 1.

*Flore Cocon*<sup>39</sup> de Suzanne Jacob au sein duquel, comme le met bien en évidence Jacinthe Cardinal, la véritable singularité de la protagoniste surgit précisément des suites de sa traversée d'un cimetière. Sorte de « seconde naissance<sup>40</sup> », le passage en un lieu associé à la spiritualité amène Flore « vers un monde complètement irréel et n'obéissant à aucun repère connu, un monde qui lui permet [...] de trouver enfin sa propre identité<sup>41</sup> ». Une telle quête mystique rend compte d'un repli vers des idéaux plus individualistes où prime la réalisation de soi.

### 3.3 « Moments métaféministes » dans les récits au féminin pour la jeunesse

La vision relativisée du projet de libération des femmes dont se réclament les œuvres dites métaféministes occupe un espace notable dans la littérature au féminin destinée à un jeune lectorat. Bien que nombre de récits composant ce corpus reproduisent incontestablement les enjeux d'un féminisme radical dénonciateur qui s'en prend au rôle traditionnel de la femme, ou encore ceux d'une pensée fémelleïste qui glorifie l'univers féminin-maternel, ils arborent également les traits d'un féminisme global ou postmoderne qui, depuis une vingtaine d'années, tend à prendre ses distances à l'endroit de l'action politique engagée pour valoriser en revanche une liberté féminine individuelle. Autrement dit, ces textes sont favorables à l'exploitation des qualités émancipatrices de certains préceptes féministes de la modernité, mais ils s'opposent « à l'asservissement de l'écriture à une cause [puisque] [...] la liberté d'expression prime l'engagement<sup>42</sup> ».

<sup>39</sup> Suzanne JACOB, *Flore Cocon*, Montréal, Parti pris, 1978.

<sup>40</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 55.

<sup>41</sup> *Id.*

<sup>42</sup> Lori SAINT-MARTIN, *op. cit.*, p. 164.

Ainsi, dans le prolongement d'un discours féministe global « s'élevant contre toute prétention à l'universalité<sup>43</sup> », plusieurs romans contemporains produits par des femmes et destinés à un jeune public « insistent sur le sentiment d'indifférence des jeunes filles à l'endroit du mouvement de libération initié par leurs aînées<sup>44</sup> ». Comme le soutient Lucie Guillemette, cette optique s'exprime de façon nette chez les romancières qui choisissent de mettre en texte le cheminement moral d'héroïnes développant leur propre conscience du monde<sup>45</sup>. Il s'agit d'une donnée incontournable dans la série *Le cœur en bataille* de Marie-Francine Hébert<sup>46</sup>, précise Guillemette, alors que Léa n'hésite pas à se montrer irritée par les propos d'une mère associée à un discours féministe rassembleur qui prône la libération et l'indépendance des femmes<sup>47</sup>. S'éloignant de toute pratique féministe qui conçoit l'émancipation féminine dans l'absolu, la jeune protagoniste entend bien parvenir de son propre chef à l'autonomie.

À l'image de la trilogie de Marie-Francine Hébert, les fictions qui nous occupent<sup>48</sup> sont aussi de celles qui mettent l'accent sur le caractère singulier des expériences de libération vécues par des sujets féminins. En ce sens, chacune des œuvres de jeunesse à l'étude présente une héroïne qui cherche tôt ou tard à s'affirmer « comme

<sup>43</sup> Lucie GUILLEMETTE, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 169.

<sup>44</sup> *Id.*

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>46</sup> Marie-Francine HÉBERT, *Le cœur en bataille* (1990), *Je t'aime, je te hais* (1991), *Sauve qui peut l'amour* (1992), Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + ».

<sup>47</sup> Voir Lucie GUILLEMETTE, « Discours de l'adolescente dans le récit de jeunesse contemporain : l'exemple de Marie-Francine Hébert », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, hiver 2000, p. 287.

<sup>48</sup> Dominique DEMERS, *Un hiver de tourmente* (1992), *Les grands sapins ne meurent pas* (1993), *Ils dansent dans la tempête* (1994). Anique POITRAS, *La lumière blanche* (1993), *La deuxième vie* (1994), *La chambre d'Eden*, tome 1 (1998), *La chambre d'Eden*, tome 2 (1998). Elyse POUDRIER, *Une famille et demie* (2001). À l'exemple des deux premiers chapitres de ce mémoire, les références à ces ouvrages seront désormais respectivement indiquées par les sigles *HT*, *GS*, *DT*, *LB*, *DV*, *CÉ*, *CÉ2* et *UD*, suivis de la page, et placés entre parenthèses dans le corps du texte.

sujet de son destin, ce projet de s'approprier le monde à sa façon à travers l'identité personnelle qu'elle se construit<sup>49</sup> ». À preuve, la nécessité de déconditionnement social qui, rappelant à coup sûr l'importance du retour à la transcendance pour l'individu postmoderne décrite par Boisvert<sup>50</sup>, s'impose à chacune d'elles comme une modalité essentielle à sa pleine autodétermination. Tout porte à croire, en effet, que l'accès à l'agentivité chez Iana Lebel, Marie-Lune Dumoulin-Marchand et Sara Lemieux soit étroitement lié à leur évasion provisoire des contraintes de la société dans laquelle elles ont coutume de cheminer, laquelle s'effectue sous le sceau d'une démarche spirituelle. De ce parcours identitaire se dégage une réflexion constructive sur la problématique maternelle qui s'exprime autrement qu'à travers les liens unissant la fille à la mère biologique. Si la quête d'autonomie à saveur morale des sujets féminins s'effectue de façon générale en l'absence d'un rapport concluant à la figure proprement maternelle, l'on ne peut cependant passer sous silence le rôle primordial que joue une forme renouvelée de généalogie féminine en regard de la concrétisation de l'agentivité des héroïnes des récits de Demers, de Poitras et de Poudrier. Alors qu'au sein d'une filiation à la mère aux accents différentialistes les protagonistes font l'expérience de la parole, c'est sous l'influence de personnages féminins agissant à titre de guides, et valorisant cette fois-ci le dépaysement et le retour à soi, qu'elles investissent le champ de l'action.

---

<sup>49</sup> Micheline de SÈVE, *op. cit.*, p. 27.

<sup>50</sup> Yves BOISVERT, *op. cit.*

### 3.3.1 Le déconditionnement comme retour à soi

Bien que les problématiques radicale et féministe liées à la maternité permettent à Marie-Lune, à Sara et à Iana de ponctuer leur parcours de signes de l'autodétermination, les incitant d'abord à développer leur conscience critique puis ensuite à s'affirmer en tant que sujet, les protagonistes demeurent malgré tout marquées d'indétermination et d'ambivalence. Or, c'est par le biais d'une forme de complicité féminine, qui n'est pas sans rappeler la généalogie antérieurement établie avec la mère, qu'elles parachèvent leur processus d'agentivité. Dans le cas d'Iana Lebel, le tout s'effectue dans le cadre d'une relation privilégiée que l'adolescente entretient avec sa professeure d'arts. Incarnant une figure féminine ouverte à la connaissance, Florence pousse d'abord fortement Iana à affirmer davantage sa subjectivité. Exigeant de son étudiante qu'elle dessine au fusain ce qui représente à ses yeux le bonheur, Florence exhorte Iana à développer son propre imaginaire. Quoique incapable sur le coup de répondre aux attentes de l'enseignante, la jeune fille se voit tout de même transmettre les idées d'une pensée féministe globale ou postmoderne qui, prenant ses distances par rapport aux luttes collectives, accorde une importance capitale à la singularité féminine, aux expériences émancipatrices d'ordre individuel.

Les effets salutaires de cette influence féminine postmoderne sur le cheminement identitaire de la jeune protagoniste prennent tout leur sens lorsque Florence invite Iana à prendre la place de sa fille dans le cadre d'un voyage en Égypte, croyant que cette expérience puisse lui permettre « d'ouvrir [ses] horizons et [de] sortir un peu de [sa]

bulle » (*UD*, 159). Si Iana perçoit dans cette invitation l’occasion idéale de renouer avec ses origines maternelles, le voyage en Égypte marque aussi une forme de déracinement, voire de retour spirituel à soi, indispensable à l’émergence d’une identité autonome. Aux dires de Claire Lejeune, « [l]a présence à soi naît de la capacité de se [...] déhistoriciser [...]»<sup>51</sup>. « Faire le POINT [*sic*] de soi, c’est se vivre à rebours, se décréer jusqu’à s’éprouver en situation d’origine. Revenir en son âme et conscience au degré zéro de l’alphabet, à l’X initial»<sup>52</sup>. Dans cet esprit, Jacinthe Cardinal stipule que « la transgression des prescriptions sociales permettr[a] à la femme de se poser en sujet agissant et de s’autodéterminer en sortant des conventions et des identités figées»<sup>53</sup>. Suivant ces réflexions, l’immersion d’Iana en terre inconnue se donne à voir comme un geste tangible de déconditionnement au terme duquel pourrait sans aucun doute resurgir une subjectivité féminine autodéterminée.

C’est lors d’un séjour imprévu au sein d’une communauté de sœurs cloîtrées que Marie-Lune Dumoulin-Marchand goûte pour sa part aux bienfaits de la retraite sociale. Si celle qui approche maintenant de l’âge adulte s’avoue d’emblée « contente de [se] réveiller dans ce lieu si différent de tout ce qu’[elle] connaissai[t] » (*DT*, 64), l’épisode où elle fait la connaissance d’Élisabeth lui sera d’autant plus avantageuse. La rencontre avec la jeune religieuse, « [g]uidée par la foi et une vie spirituelle aux vertus émancipatrices»<sup>54</sup>, tombe à point pour la protagoniste qui en veut à la vie de la priver à nouveau d’un être cher. Au décès de sa mère et à l’abandon du bébé qu’elle a porté

<sup>51</sup> Claire LEJEUNE, *op. cit.*, p. 39.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>53</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 33.

<sup>54</sup> Lucie GUILLEMETTE, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l’utopie moderne à l’individualisme postmoderne », p. 163.

pendant neuf mois, s'ajoute effectivement le suicide d'Antoine, le père de son enfant. Incrédule face à la moniale qui voit entièrement son existence à Dieu, Marie-Lune se laisse tout de même entraîner par Élisabeth dans de longues randonnées en forêt. Le silence dans lequel se déroulent ces excursions et la paix intérieure qui anime la jeune religieuse inspirent Marie-Lune et lui permettent de se réconcilier peu à peu avec elle-même.

Les moments passés en compagnie d'Élisabeth sont à ce point bénéfiques pour Marie-Lune que cette dernière parvient manifestement à raffermir son identité. Forte de l'ouverture sur soi engendrée par sa réclusion dans le monde serein de la petite sœur d'Assise « où les mots n'existaient plus » (*DT*, 131), l'héroïne voit sa personnalité prendre de plus en plus de la consistance. « Il y avait quelque chose de contagieux dans l'assurance tranquille d'Élisabeth. Je me sentais redevenir plus solide, plus lucide aussi » (*DT*, 131), affirme Marie-Lune. Aussi renchérit-elle, « [c]haque jour, j'avais l'impression d'ajouter une petite pierre à ma fragile construction » (*DT*, 133). Nul doute enfin qu'un tel constat place la rencontre avec Élisabeth et la démarche spirituelle qui en découle au centre de la réussite du processus d'autodétermination de Marie-Lune. Dans la mesure où elle valorise le silence et la solitude, Élisabeth encourage l'adolescente à se défaire temporairement des contingences sociales pour se recentrer sur une individualité bien à elle. Qui plus est, l'influence de la religieuse permettra à Marie-Lune de « poursuivre sa route et surtout de retrouver l'amour en la personne de Jean<sup>55</sup> ».

---

<sup>55</sup> Lucie GUILMETTE, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », p. 163.

Tout comme la retraite mystique de Marie-Lune, l'appel de l'ailleurs et la filiation féminine qui l'accompagne favorisent l'agentivité de Sara Lemieux. Selon Lucie Lequin, comme il s'agit d'une « [e]xpérience de disjonction, l'exil peut ou mutiler ou revivifier<sup>56</sup> ». Pour Sara, l'exil sera en tous points profitable. Suivant les traces de son ancêtre « Zifirine la rebelle » (CÉ2, 12) « dev[enue] danseuse de french-cancan dans un saloon de Dawson City » (CÉ2, 12) –ce qui constitue en soi une première forme de généalogie de femmes<sup>57</sup>– Sara décide de quitter son Québec natal pour partir à la découverte du Yukon. Elle compte y rejoindre son ami Sylvain, installé depuis peu dans le pays nordique afin d'y présenter une pièce de théâtre. Trop pris par les répétitions, Sylvain confie Sara aux soins de sa bonne amie Sylvie qui, elle, conduit l'adolescente sur les bords de la Petite rivière Éden. Or, c'est précisément en cet endroit éloigné, dont l'appellation évoque à juste titre le mythe biblique de la genèse, que l'héroïne parvient à se libérer de toutes contraintes sociales pour cheminer vers l'autodétermination. À peine s'est-il écoulé une nuit depuis son arrivée à la Petite rivière Éden que l'héroïne témoigne déjà du déconditionnement qui s'opère en elle : « Je n'ai plus de nom, ni d'histoire, ni de pays. Mon passé est devenu flou, comme s'il appartenait à une autre » (CÉ2, 77), confie Sara, passablement déroutée par son isolement fortuit.

Si la Petite rivière Éden se présente comme un espace à l'aide duquel Sara se défait des repères communs de la société, elle se pose aussi comme le lieu de rencontre avec Sabrina Rasa, un personnage-phare tout indiqué pour accompagner l'adolescente

<sup>56</sup> Lucie LEQUIN, « D'exil et d'écriture », *Le roman québécois au féminin*, Gabrielle Pascal [dir.], Montréal, Triptyque, 1995, p. 23.

<sup>57</sup> Lucie GUILMETTE, « Figures de l'adolescente et palimpseste féminin : la série d'Anique Poitras », *Canadien Children's Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, n° 103, vol. 27, n° 3, 2001, p. 54.

dans l’élaboration de son statut de sujet autonome. Symbolisant un modèle féminin totalement affranchi des diktats sociaux, Sabrina Rasa vit en pleine nature, dans une modeste cabane en rondins, loin de tout miroir, horloge ou technologie. D’abord réticente envers cette femme qu’elle perçoit comme « une vieille asociale, aux us et coutumes moyenâgeux, coupée de toute civilisation » (*CÉ2*, 69), Sara en vient à s’enrichir de sa relation avec celle-ci. Fascinée, elle s’ouvre progressivement, et aspire même au savoir peu orthodoxe de Sabrina Rasa, comme l’atteste sa réflexion :

Qui est-elle? D’où vient-elle? Comment fait-elle pour resplendir autant au cœur de son immense solitude? Qu’a-t-elle trouvé dans ce recueil de l’univers que mes yeux ne voient pas, que mes oreilles n’entendent pas, que mes doigts ne touchent pas, que ma langue ne goûte pas, que mon nez ne sent pas? Elle se contente de si peu : une cabane au bord de la rivière, la compagnie de ses louves, et cette famille d’aigles à tête blanche. Ne s’ennuie-t-elle jamais? Elle qui ne se regarde jamais dans un miroir, sait-elle même à quoi elle ressemble? Que dois-je apprendre d’elle? (*CÉ2*, 78).

Sabrina Rasa, « associée à la figure d’un guide, d’un gourou<sup>58</sup> », transmet volontiers ses connaissances à sa cadette dont la démarche identitaire ne s’en voit que favorisée. Par le truchement d’un discours empreint de spiritualité, l’ermite yukonnaise incite Sara à compléter l’ouverture sur elle-même conditionnelle à son agentivité. « Descends à ta source. Tout est là. Le chemin pour s’y rendre est simple. Ce qui est difficile, c’est de continuer » (*CÉ2*, 64), lance-t-elle à la jeune protagoniste, la conviant résolument à prendre le contrôle de son existence.

### 3.3.2 La résurgence de l’agentivité par l’écriture

Chacun des ouvrages que nous venons de passer en revue illustre avec brio le thème de la complicité féminine comme espace de partage d’une pensée qui encourage

<sup>58</sup> Lucie GUILLEMETTE, « Figures de l’adolescente et palimpseste féminin : la série d’Anique Poitras », p. 56.

les jeunes protagonistes à se façonner une identité distincte. Ainsi, nous avons vu que, sous la gouverne de modèles féminins valorisant la découverte de soi, les trois personnages sont amenés à effectuer une sorte de quête spirituelle, ou de retour aux sources par l'isolement social, visant assurément la résurgence de leur propre « voie/voix<sup>59</sup> ». Mission accomplie, si l'on en juge par la capacité dont font montre les héroïnes de s'autodéterminer et ce, par le biais de l'écriture.

Dans le cas d'*Une famille et demie*, il ne faut attendre que peu de temps pour voir la jeune protagoniste récolter les fruits de son déconditionnement, comme si le seul fait de s'évader d'un univers commun et de se rapprocher par le fait même d'une partie de ses origines apportait aussitôt un éclairage sur son individualité. Ce n'est que quelques heures après avoir atterri en sol égyptien qu'Iana Lebel confirme les bienfaits du dépaysement sur la construction de son identité. « Ce fut tout un bouleversement de découvrir le pays de ma mère. De voir ces visages et ces panoramas qui m'étaient inconnus. Une nouvelle culture, un nouvel univers s'ouvrent à moi. Tout me semble étranger et familier à la fois. Je me fais l'effet d'une intruse dans sa propre demeure » (*UD*, 210), révèle l'adolescente dans une lettre adressée à son amoureux demeuré au Québec. Si ce témoignage laisse déjà supposer que l'héroïne puisse trouver au cœur de l'Égypte de quoi se forger un rapport au monde qui lui soit propre, l'acte de création qui le supporte n'est pas non plus sans certifier son passage à l'agentivité. Tel que posé dans le deuxième chapitre de ce mémoire, la créativité, passant ici par la pratique scripturale, permet en effet à la femme de « s'affirmer, de consolider ses convictions et, en somme,

---

<sup>59</sup> Lucie LEQUIN, *op. cit.*, p. 28.

de se poser elle-même en tant que sujet discursif autodéterminé<sup>60</sup> ». Aussi pensons-nous que la correspondance entamée par Iana Lebel puisse symboliser, deux fois plutôt qu'une, la venue de la protagoniste à l'autodétermination. Affirmant au sein de cette première lettre avoir été enfin en mesure de compléter la fameuse scène de bonheur exigée précédemment par Florence, l'adolescente s'inscrit comme sujet agent à la fois par l'écriture et la production artistique.

Pareil parachèvement de l'agentivité se répercute dans la trilogie de Dominique Demers alors que, peu avant son départ de la communauté religieuse, l'héroïne prend la plume pour faire le point sur son expérience. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une première pour Marie-Lune Dumoulin-Marchand, dont la grossesse l'avait conduite auparavant à la pratique scripturale, il y a lieu de croire que la période de déconditionnement qui précède cette réitération de l'acte d'écriture rende plus percutant le dire autodéterminé de la jeune femme. On ne peut douter des conséquences heureuses du séjour chez les moniales sur la maturité identitaire de Marie-Lune, si l'on en juge par le propos épistolaire de celle-ci : « J'ai beaucoup grandi, beaucoup vieilli au cours des deniers jours » (*DT*, 140). Et, plus loin dans cette même lettre, la figure féminine d'ajouter du poids à cette hypothèse lorsque, convaincue d'être désormais disposée à conjuguer avec les épreuves difficiles que le destin voudra bien mettre sur sa route, elle ajoute : « Je sais qu'il y aura des tempêtes et que je ne réussirai pas toujours à danser. Je perdrai sans doute quelques branches, mais mes racines creuseront le sol » (*DT*, 141).

---

<sup>60</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 91.

C'est pour sa part au moyen de l'intratextualité<sup>61</sup> que Sara Lemieux accomplit son dessein identitaire. Le procédé se manifeste dans le second tome de *La chambre d'Éden* alors que, suivant les recommandations de Sabrina Rasa, Sara donne de l'ampleur à son projet d'écriture entamé sous l'influence maternelle et « entreprend de produire un récit autobiographique<sup>62</sup> » qu'elle intitulera *La lumière blanche*, en hommage au roman inaugural de la série. Concrétisation pour le moins exemplaire du retour à l'origine effectué par Sara en compagnie de l'ermite yukonnaise, cette référence intratextuelle en dit long sur la faculté d'autodétermination de l'héroïne. Comme si son passage à la Petite rivière Éden constituait l'essentiel du recentrement sur soi qu'elle devait réaliser pour se définir en tant que sujet véritablement autonome, Sara, passant du journal au récit apparenté à l'autofiction, se fait résolument agente de sa vie. Si elle peut être « [p]erçue comme une thérapie libératrice [qui] permet à l'adolescente de se libérer du poids du passé<sup>63</sup> », l'écriture de la *Lumière blanche* se pose en effet comme un acte concret de créativité permettant à Sara de « construire, [de] créer, [d']affirmer son identité indépendamment des conventions<sup>64</sup> ».

À la lumière de ces analyses, l'on ne peut que constater l'importance de la connivence féminine en regard de l'accomplissement de l'agentivité des héroïnes au sein des fictions qui ont retenu notre attention. Ayant préalablement aiguisé leur regard critique à partir de la symbolique maternelle traditionnelle, puis mis à l'épreuve leur

<sup>61</sup> Janet M. Paterson définit l'intratextualité comme un procédé par lequel « le texte cite, se cite, se met lui-même en mouvement ». Voir Janet M. PATERSON, *Anne Hébert : architexture romanesque*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1985, p. 127.

<sup>62</sup> Lucie GUILLEMETTE, « Figures de l'adolescente et palimpseste féminin : la série d'Anique Poitras », p. 56.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>64</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 92.

subjectivité dans le cadre de la réciprocité à la mère, il ne restait à Iana, à Marie-Lune et à Sara qu'à prendre un recul net par rapport à la société conventionnelle pour que puisse éclater au grand jour une action féminine réellement émancipée des contraintes patriarcales. Or, ce repli de la société, essentiel à leur pleine autodétermination, est partie prenante de la relation de « mentorat » qu'établissent avec elles des modèles féminins spécifiques. En accord avec un féminisme global ou postmoderne accordant la primauté aux expériences individuelles de libération, ces mentors féminins, incarnant le déracinement et le retour à soi, guident les jeunes protagonistes vers l'affirmation de leur individualité. L'on a vu en ce sens le rôle primordial que joue Florence dans le couronnement de la triade regard-parole-action conduisant à l'agentivité d'Iana Lebel. Instigatrice du voyage de l'adolescente vers ses origines, l'enseignante se fait par la même occasion le moteur d'une recherche de souveraineté qui trouve son achèvement dans l'acte d'écriture. Même chose pour Marie-Lune Dumoulin-Marchand qui tire indubitablement de sa retraite en présence d'Élisabeth une épaisseur identitaire qui ne peut que rendre plus percutante sa pratique scripturale. Enfin, le phénomène est aussi vrai chez Sara Lemieux dont l'exil au Yukon, impliquant la compagnie de Sabrina Rasa, conduit précisément à l'élaboration d'un récit à teneur autobiographique. Au même titre que Marie-Lune et Iana qui affirment leur singularité depuis la forme épistolaire, Sara, au moyen de l'autobiographie, se donne le droit de s'inventer, « de créer ses propres contingences, d'utiliser ce qui [lui] est accessible pour le remodeler et en faire de l'unique, du subjectif, du personnel<sup>65</sup> ». Tel est, à notre avis, la portée sémantique de l'acte de créativité auquel s'adonne la protagoniste de Poitras, de même que celles de Demers et de Poudrier.

---

<sup>65</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 91.

## CONCLUSION

Comme l'illustre la présente étude, l'influence du mouvement de libération des femmes sur la pratique d'écriture d'Élyse Poudrier, d'Anique Poitras et de Dominique Demers est considérable. La prise en charge par les héroïnes des modalités inhérentes à l'agentivité en est la preuve éloquente. L'on a pu observer en ce sens que chacune des figures romanesques soumise à notre examen s'inscrit dans une démarche visant l'agentivité, alors qu'elle cherche à « faire des changements dans sa conscience individuelle [et] dans sa vie personnelle<sup>1</sup> » afin de « se construire une identité cohérente, de s'autodéterminer et d'agir avec discernement et en accord avec ses valeurs et ses désirs<sup>2</sup> », indépendamment des conventions patriarcales. Si la recherche d'autonomie morale animant les jeunes protagonistes traduit à elle seule une telle influence féministe, cette quête d'agentivité assumée par les adolescentes vient de surcroît légitimer les vertus émancipatrices allouées par les théoriciennes du féminisme à une révision de l'épistémologie de la maternité. De même que les féministes radicales et fémelléistes élaborent leurs projets d'affranchissement du féminin à partir de la spécificité biologique des femmes, l'accès à l'autodétermination des figures féminines, impliquant la

---

<sup>1</sup> Jacinthe CARDINAL, *Suzanne Jacob et la résistance aux « fictions dominantes » : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*, M.A. (Études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2000, p. 30.

<sup>2</sup> *Id.*

reproduction de la triade regard-parole-action, s'articule à la croisée des problématiques maternelles radicale, fémelléiste, voire postmoderne.

Afin de faire état des liens unissant les diverses approches féministes de la maternité au développement de l'agentivité des héroïnes, nous nous sommes penchée, dans le cadre du premier chapitre de ce mémoire, sur une conception radicale de l'expérience maternelle. À la suite de la présentation des mobiles socio-sexuels justifiant les attaques des penseuses radicales contre la maternité vécue dans un contexte patriarcal, nous nous sommes employée à relever les manifestations de ce raisonnement féministe dans le discours des protagonistes de Poitras, de Demers et de Poudrier. Ce faisant, nous avons remarqué que, tel que le suggère tout particulièrement la thèse radicale de la spécificité, Iana Lebel, Marie-Lune Dumoulin-Marchand et Sara Lemieux se montrent lucides face à la symbolique maternelle traditionnelle et à la représentation dépréciative du féminin qui en découle. Chez Iana, le phénomène se traduit par la mise au jour des implications concrètes de la maternité. À la manière d'une Simone de Beauvoir, l'adolescente insiste sur les inconvénients physiques liés à la gestation. Par le fait même, elle déjoue la magnification de l'expérience maternelle orchestrée par les pères pour assurer le maintien des femmes dans une fonction biologique castratrice. Une conscience critique analogue détermine l'attitude de Marie-Lune face à sa grossesse précoce. Préférant confier son bébé à l'adoption plutôt que sacrifier ses réalisations professionnelles, la jeune narratrice s'inscrit dans une dynamique radicale qui dénonce la réclusion des mères dans la sphère privée. Il en va sensiblement de même pour Sara qui, se jouant de l'entêtement de sa mère à souscrire aux standards de la féminité, met en

question la légitimité du mythe maternel élaboré selon une logique patriarcale qui cautionne la subordination du féminin au masculin. Aussi avons-nous associé la façon dont les jeunes protagonistes reprennent à leur compte la vision radicale de la maternité à leur engagement décisif sur la voie de l'autodétermination. À l'instar des théoriciennes de la spécificité, Sara, Marie-Lune et Iana constatent que la symbolique maternelle traditionnelle soutient une image avilissante de la condition féminine. Reproduisant habilement l'étape fondamentale du processus d'agentivité, le regard, elles « voi[en]t, pense[nt] et juge[nt], refusant ainsi l'aveuglement et la soumission à l'ordre patriarchal qui voudrait la femme silencieuse et inhibée<sup>3</sup> ».

En vue d'aller plus avant dans la description du parcours des héroïnes vers l'autodétermination, nous avons consacré le deuxième chapitre de ce mémoire à l'étude d'un discours fémelléiste sur la maternité qui, à l'encontre d'un radicalisme dénonciateur, invite à la reconnaissance des pouvoirs englobés dans la symbolique maternelle. Nous avons illustré cette optique en abordant le rapport mère-fille dans les ouvrages de Poitras, de Demers et de Poudrier comme un univers favorable à l'autonomie morale des sujets féminins en ce qu'il conduit ces derniers à investir la seconde phase de la triade menant à l'agentivité, soit la parole. Comme nous l'avons observé, chacune des adolescentes tire de la filiation maternelle –celle-ci se donnant précisément à voir par la transmission d'un bien symbolique de mère en fille– le désir d'affirmer sa subjectivité. Il s'agit d'une donnée qui prend forme dans le récit *Une famille et demie* quand, guidée par la signification d'un médaillon ayant appartenu à sa mère, Iana Lebel prend la parole au nom de la sollicitude afin de mettre un terme au conflit subsistant entre elle et sa belle-

<sup>3</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 45.

mère. Donnant voix à un principe édicté par les tenantes fémelléistes de la différence et décrit par celles-ci comme exclusif aux femmes, l'adolescente investit le discours depuis des repères propres à son sexe et renforce conséquemment sa propre subjectivité. Du côté de la trilogie *La lumière blanche*, la réciprocité mère-fille mène pour sa part à l'écriture de soi. Par le biais de l'héritage maternel, en l'occurrence le *Journal d'Anne Frank*, Sara Lemieux se retrouve devant le besoin de se dire par la pratique scripturale. Pareille représentation de la généalogie féminine comme moteur de la venue de la fille à l'écriture de soi se répercute dans la trilogie *Un hiver de tourmente* alors que les lettres rédigées par Fernande au fil de son expérience de mère conduisent Marie-Lune Dumoulin-Marchand à s'investir à son tour en tant que future maman dans l'écriture épistolaire. Telle la métaphore procréation/création primée par les penseuses fémelléistes de la critique psychanalytique et littéraire, Marie-Lune assimile écriture et maternité, déployant du coup son aptitude à affirmer sa subjectivité.

Certes, l'on aurait pu à première vue concevoir la pratique scripturale à laquelle s'adonnent Sara et Marie-Lune dans le cadre de la généalogie maternelle comme une manifestation concrète d'agentivité. Si l'on évoque à nouveau le propos de Jacinthe Cardinal, l'écriture, ou la créativité, a en effet ceci de particulier qu'elle confère au sujet qui écrit la possibilité inouïe « de s'affirmer, de se découvrir et de s'inventer au-delà des interdits [...]»<sup>4</sup>. Néanmoins, compte tenu que pour figurer à titre de geste palpable d'autodétermination, l'écriture « nécessite [aussi] la présence d'une sujet constituant non déterminé par les contingences sociales»<sup>5</sup>, nous avons plutôt entrepris de nous attarder

---

<sup>4</sup> Jacinthe CARDINAL, *op. cit.*, p. 64.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 33.

aux actes de créativité émanant de la retraite sociale à laquelle sont conviées les jeunes protagonistes et ce, par des femmes agissant à titre de guides spirituels. Ainsi avons-nous employé le troisième et dernier chapitre de ce mémoire à l'étude d'un féminisme global ou postmoderne faisant irradier une conception renouvelée de la problématique maternelle, celle où la filiation à la mère cède sa place à une forme de complicité féminine qui oriente les adolescentes des fictions romanesques vers le dépaysement, voire le retour à soi, essentiel à une affirmation de singularité véritablement émancipée des conventions patriarcales. Selon ce raisonnement, nous avons porté notre attention au sein de ce chapitre sur le rôle primordial que joue Élisabeth dans la concrétisation du processus d'agentivité de Marie-Lune Dumoulin-Marchand. Invitant Marie-Lune à se recentrer sur elle-même dans une sorte de démarche mystique, la jeune religieuse permet à l'adolescente d'advenir à un dire autodéterminé, dire dont elle revendique précisément les droits lorsque, tout juste avant de quitter le domaine des moniales, elle s'adonne de nouveau à l'écriture épistolaire. Dans la même veine, nous avons mis au jour l'influence bénéfique de Sabrina Rasa sur l'élaboration du statut de sujet autonome de Sara Lemieux. Appelant la jeune protagoniste à « descend[re] à [sa] source » (CÉ2, 64), l'ermite yukonnaise se fait l'instigatrice d'une recherche de souveraineté qui trouve sa fin ultime dans la création d'un récit à teneur autobiographique. Nous avons finalement attribué semblable influence bénéfique sur le couronnement du processus d'agentivité d'Iana Lebel au personnage de Florence qui, exhortant son étudiante à retourner à ses origines égyptiennes, se fait l'initiatrice d'une quête de singularité résultant en un écrit intime.

Nul doute que les diverses pensées liées à la maternité émanant du mouvement de libération des femmes ponctuent, voire enrichissent, les modèles d'autonomie féminine imaginés par Poitras, Demers et Poudrier. Tout s'articule en ce sens comme si la triade regard-parole-action menant Iana Lebel, Marie-Lune Dumoulin-Marchand et Sara Lemieux à un mode de représentation autonome se voyait concrétisée par l'ensemble des savoirs acquis au sein d'une problématique maternelle multiple, à savoir radicale, féministe et postmoderne. De fait, chacune des jeunes protagonistes qu'il nous a été donné d'observer affine sa conscience critique au moyen d'une vision radicale de l'expérience maternelle, renforce ensuite sa subjectivité dans le cadre d'une généalogie maternelle aux accents différentialistes, et complète le déconditionnement social nécessaire à l'autodétermination du sujet par l'entremise d'une influence féminine aux allures quasi maternelles, incarnant le retour aux sources. Aussi ce constat en appelle-t-il un autre : si diversifié soit le discours féministe lié à la maternité déployé dans les récits ayant retenu notre attention, c'est principalement la singularité des expériences d'émancipation vécues par les adolescentes qu'il projette au premier plan. Dominés par une pensée féministe globale ou postmoderne, ces ouvrages au féminin destinés à un jeune lectorat, bien qu'ils transposent avec brio les idéaux modernes de libération des femmes, privilégient d'abord et avant tout l'affirmation de liberté féminine individuelle.

Quels modèles féminins seront alors amenées à développer les romancières pour la jeunesse à une époque où nombre de féministes mettent au jour les dangers d'un triomphe de la primauté postmoderne des singularismes sur le mouvement de libération des femmes? Pour d'aucunes, le féminisme « est effectivement condamné à mourir de

son succès si les femmes boudent l'action politique collective, l'outil essentiel du changement social<sup>6</sup> ». « Serions-nous allées trop loin dans la célébration de nos différences<sup>7</sup> », se demandent-elles, « au point d'oublier ce qui nous unit dans la lutte? Avec les années quatre-vingt-dix [sic], avec la mondialisation des rapports sociaux, la crainte de la division refait surface et le souhait d'un féminisme capable d'articuler les intérêts des femmes au-delà de leurs différences s'exprime avec force<sup>8</sup> ». Cela étant dit, les écrivaines pour la jeunesse s'engageront-elles toujours plus avant dans la représentation de figures féminines soumises à une logique du « désengagement et de l'individualisme<sup>9</sup> », ou s'ajusteront-elles à une pensée ayant foi en une « maturité du féminisme s'exprim[ant] dans la capacité de naviguer entre les libertés individuelles et les aspirations collectives<sup>10</sup> »? La seconde risque fort de s'avérer juste si l'on tient pour vrai le propos de Gilles Lipovetsky<sup>11</sup> suivant lequel nous sommes désormais entrés dans l'ère de l'hypermodernité où, aux cotés de l'accomplissement personnel des individus, « montent [en force] des besoins d'unité et de sens, de sécurité, d'identité communautaire [...]»<sup>12</sup>.

<sup>6</sup> Micheline de SÈVE, « Femmes, action politique et identité » dans *Critiques féministes et savoirs*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 23, 1994, p. 29.

<sup>7</sup> Colette ST-HILAIRE, « Le féminisme et la nostalgie des grands Récits », *ibid.*, p. 83.

<sup>8</sup> *Id.*

<sup>9</sup> Francine DESCARRIES, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens » dans *La sociologie face au troisième millénaire*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 207.

<sup>10</sup> Micheline de SÈVE, *op. cit.*, p. 37.

<sup>11</sup> Gilles LIPOVETSKY, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 137.

## RÉFÉRENCES

### 1. Corpus étudié

#### 1.1 Corpus primaire

DEMERS, Dominique, *Un hiver de tourmente*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1992, 156 p.

\_\_\_\_\_, *Les grands sapins ne meurent pas*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1993, 154 p.

\_\_\_\_\_, *Ils dansent dans la tempête*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1994, 156 p.

POITRAS, Anique, *La lumière blanche*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1993, 223 p.

\_\_\_\_\_, *La deuxième vie*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1994, 158 p.

\_\_\_\_\_, *La chambre d'Éden*, tome 1, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1998, 203 p.

\_\_\_\_\_, *La chambre d'Éden*, tome 2, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 1998, 189 p.

POUDRIER, Élyse, *Une famille et demie*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Titan jeunesse », 2001, 210 p.

## 1.2 Corpus secondaire

### a) Œuvres pour la jeunesse

ALCOTT, Louisa May, *Les quatre filles du docteur March*, traduit de l'anglais par Paulette Vielhomme-Calais, Paris, Gallimard, 1988, 374 p.

DAVELUY, Paule, *L'été enchanté*, Montréal, Éditions de l'Atelier, 1958, 146 p.

\_\_\_\_\_, *Drôle d'automne*, Québec, Éditions du Pélican, 1961, 133 p.

\_\_\_\_\_, *Cet hiver-là*, Québec, Éditions Jeunesse, 1967, [s.p.].

\_\_\_\_\_, *Cher printemps, dans Rosanne et la vie*, Montréal, Fides, 1977, 139 p.

\_\_\_\_\_, *Sylvette et les adultes*, Québec, Éditions Jeunesse, 1962, 156 p.

\_\_\_\_\_, *Sylvette sous la tente bleue*, Québec, Éditions Jeunesse, 1962, [s.p.].

FRANK, Anne, *Le journal d'Anne Frank*, traduit du hollandais par Tylia Caren et Suzanne Lombard, Paris, Gallimard, 1980, 265 p.

HÉBERT, Marie-Francine, *Le cœur en bataille*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1990, 147 p.

\_\_\_\_\_, *Je t'aime, je te hais*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1991, 157 p.

\_\_\_\_\_, *Sauve qui peut l'amour*, Montréal, La courte échelle, coll. « Roman + », 1992, 158 p.

SÉGUR, Sophie de, *Les petites filles modèles*, [s.l.n.é], 1858, [s.p.].

\_\_\_\_\_, *Les vacances*, [s.l.n.é], 1859, [s.p.].

\_\_\_\_\_, *Les malheurs de Sophie*, [s.l.n.é], 1864, [s.p.].

VOIGT, Cynthia, *Le héron bleu*, traduit de l'anglais par Anne-Marie Vassalo, Paris, Flammarion, coll. « Castor poche », 1989, 407 p.

**b) Œuvres destinées à un public général**

BROSSARD, Nicole, *L'amèr*, Montréal, Quinze, 1977, 99 p.

COUSTURE, Arlette, *Les filles de Caleb*, tome 1, Montréal, Québec/Amérique, 1985, 528 p.

\_\_\_\_\_, *Les filles de Caleb*, tome 2, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 790 p.

HÉBERT, Anne, *Le premier jardin*, Paris, Seuil, 1988, 189 p.

JACOB, Suzanne, *Flore Cocon*, Montréal, Parti pris, 1978, 124 p.

LARUE, Monique, *La cohorte fictive*, Montréal, L'Étincelle, 1979, 121 p.

MUSSET, Alfred de, *Les nuits*, (1835-1837), [s.l.n.é.], [s.p.].

TURCOTTE, Élise, *Le bruit des choses vivantes*, Montréal, Leméac, 1991, 227 p.

**c) Chanson**

SIMON, Paul (Simon & Garfunkel), "The Sound of Silence", Album *Sounds of Silences*, Colombia, 1966.

**2. Études portant sur la littérature pour la jeunesse**

**Monographies**

DI CECCO, Daniela, *Entre femmes et jeunes filles : le roman pour adolescentes en France et au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2000, 206 p.

LEPAGE, Françoise, *Histoire de la littérature pour la jeunesse*, Orléans, Éditions David, 2000, 826 p.

## Articles

GUILLEMETTE, Lucie, « Quelques figures féminines dans le roman québécois pour la jeunesse. De l'utopie moderne à l'individualisme postmoderne », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n° 2, 2000, p. 145-169.

\_\_\_\_\_, « Figures de l'adolescente et palimpseste féminin : la série d'Anique Poitras », *Canadien Children's Literature / Littérature canadienne pour la jeunesse*, n° 103, vol. 27 :3, 2001, p. 44-63.

\_\_\_\_\_, « Discours de l'adolescente dans le récit de jeunesse contemporain : l'exemple de Marie-Francine Hébert », *Voix et images*, vol. 25, n° 2, hiver 2000, p. 280-297.

## 3. Corpus théorique

### Monographies

BEAUVOIR, Simone de, *Le deuxième sexe*, tome I, Paris, Gallimard, 1949, 395 p.

\_\_\_\_\_, *Le deuxième sexe*, tome II, Paris, Gallimard, 1949, 577 p.

BOISVERT, Yves, *À chacun sa quête : essais sur les nouveaux visages de la transcendance*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2000, 205 p.

BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990, 172 p.

DALY, Mary, *Notes pour une ontologie du féminisme radical*, traduit de l'anglais par Michèle Causse, Montréal, L'intégrale éditrice, 1982, 24 p.

FALUDI, Susan, *Backlash : la guerre froide contre les femmes*, traduit de l'anglais par Lise-Éliane Pomier, Évelyne Chatelain et Thérèse Réveillé, Paris, Des femmes, 1993, 746 p.

FRIEDAN, Betty, *La femme mystifiée*, traduit de l'anglais par Yvette Roudy, Paris, Denoël/Gonthier, 1964, 430 p.

- \_\_\_\_\_, *Femmes: le second souffle*, traduit de l'anglais par Cathy Bernheim, Paris, Hachette, 1982, 318 p.
- GILLIGAN, Carol, *Une si grande différence*, traduit de l'anglais par Annie Kwiatek, Paris, Flammarion, 1986, 269 p.
- IRIGARAY, Luce, *Le corps-à-corps avec la mère*, Montréal, Les éditions de la pleine lune, 1981, 89 p.
- \_\_\_\_\_, *Je, tu, nous : pour une culture de la différence*, Paris, Grasset, 1990, 161 p.
- JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997, 128 p.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983, 313 p.
- \_\_\_\_\_, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004, 186 p.
- LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne : rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, 1979, 109 p.
- MILLETT, Kate, *La politique du mâle*, traduit de l'anglais par Élisabeth Gille, Paris, Stock, 1971, 463 p.
- PATERSON, Janet M., *Anne Hébert : architexture romanesque*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1985, 192 p.
- RICH, Adrienne, *Naître d'une femme : la maternité en tant qu'expérience et institution*, traduit de l'anglais par Jeanne Faure-Cousin, Paris, Denoël/Gonthier, 1980, 297 p.
- SAINT-MARTIN, Lori, *L'autre lecture : la critique au féminin et les textes québécois*, tome II, Montréal, XYZ, 1994, 194 p.
- \_\_\_\_\_, *Le nom de la mère: mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Montréal, Nota bene, 1999, 331 p.

## Articles

- DESCARRIES, Francine, « Le projet féministe à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens » dans *La sociologie face au*

- troisième millénaire*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 1998, p. 179-210.
- LARUE, Monique, « La mère, aujourd’hui », *La nouvelle barre du jour*, n° 116, 1982, p. 51-55.
- LEJEUNE, Claire, « Du principe d’identité au principe de réciprocité », *De la différence : la question de l’autre* [Actes du colloque-réseau UQTR-UQAC-UQAR], Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1989, p. 25-56.
- LEQUIN, Lucie, « D’exil et d’écriture », *Le roman québécois au féminin*, Gabrielle Pascal [dir.], Montréal, Triptyque, 1995, p. 23-31.
- SÈVE, Micheline de, « Femmes, action politique et identité » dans *Critiques féministes et savoirs*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 23, 1994, p. 25-39.
- ST-HILAIRE, Colette, « Le féminisme et la nostalgie des grand Récits » dans *Critiques féministes et savoirs*, Jean-Guy Lacroix [éd.], *Cahiers de recherche sociologique*, n° 23, 1994, p. 79-103.

## Mémoire

- CARDINAL, Jacinthe, *Suzanne Jacob et la résistance aux « fictions dominantes » : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*, M.A. (Études littéraires), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2000, 102 f.